



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



#4 3551

EX LIBRIS



P·A·H·MUSCHAMP



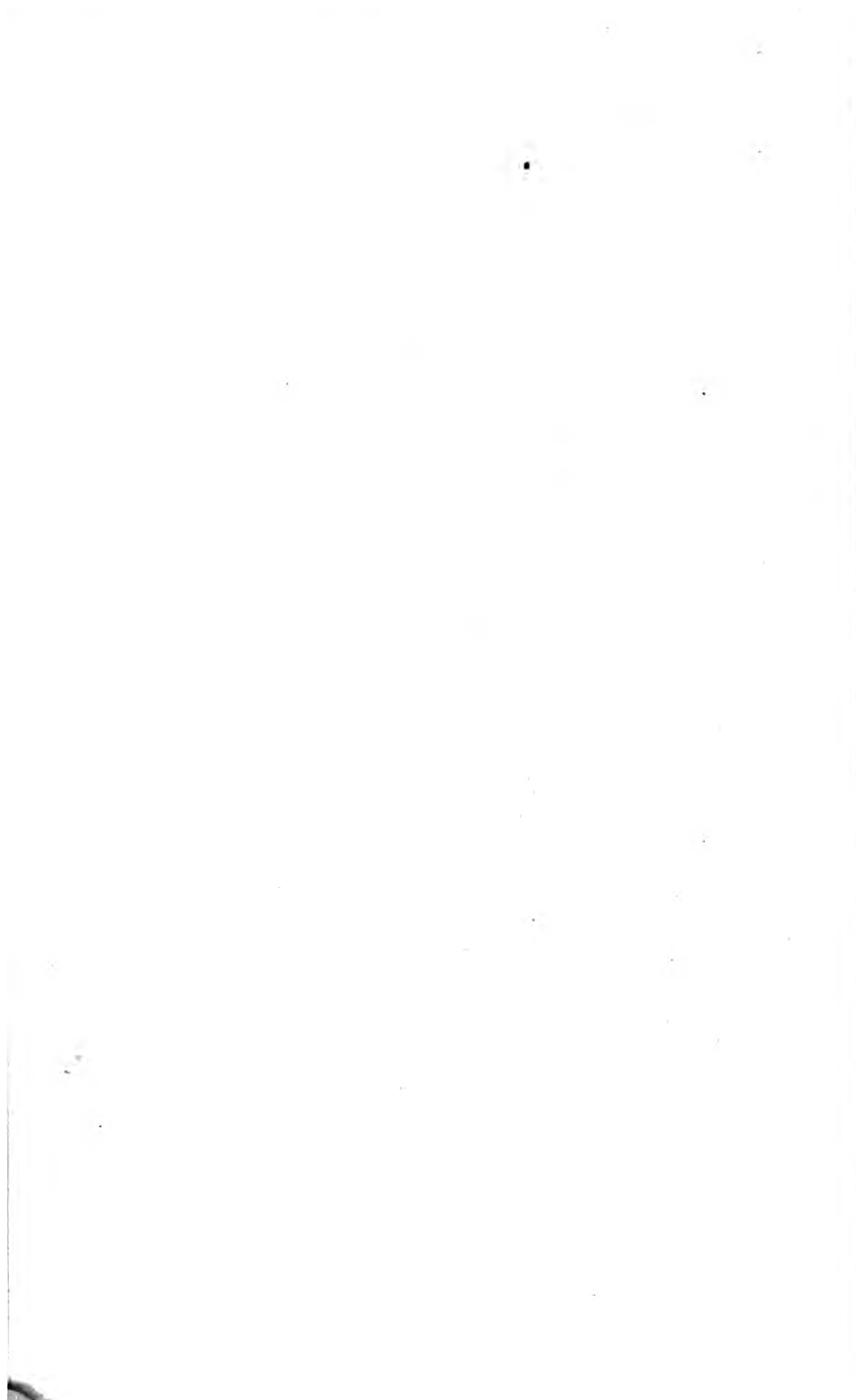
Vet. Fr. III B. 2615

L

G

This is a 'very rare book.

I have been told by several
collectors of French books





POÈMES

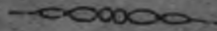
ET

POÉSIES

PAR

LECONTE DE LISLE

auteur des Poèmes Antiques



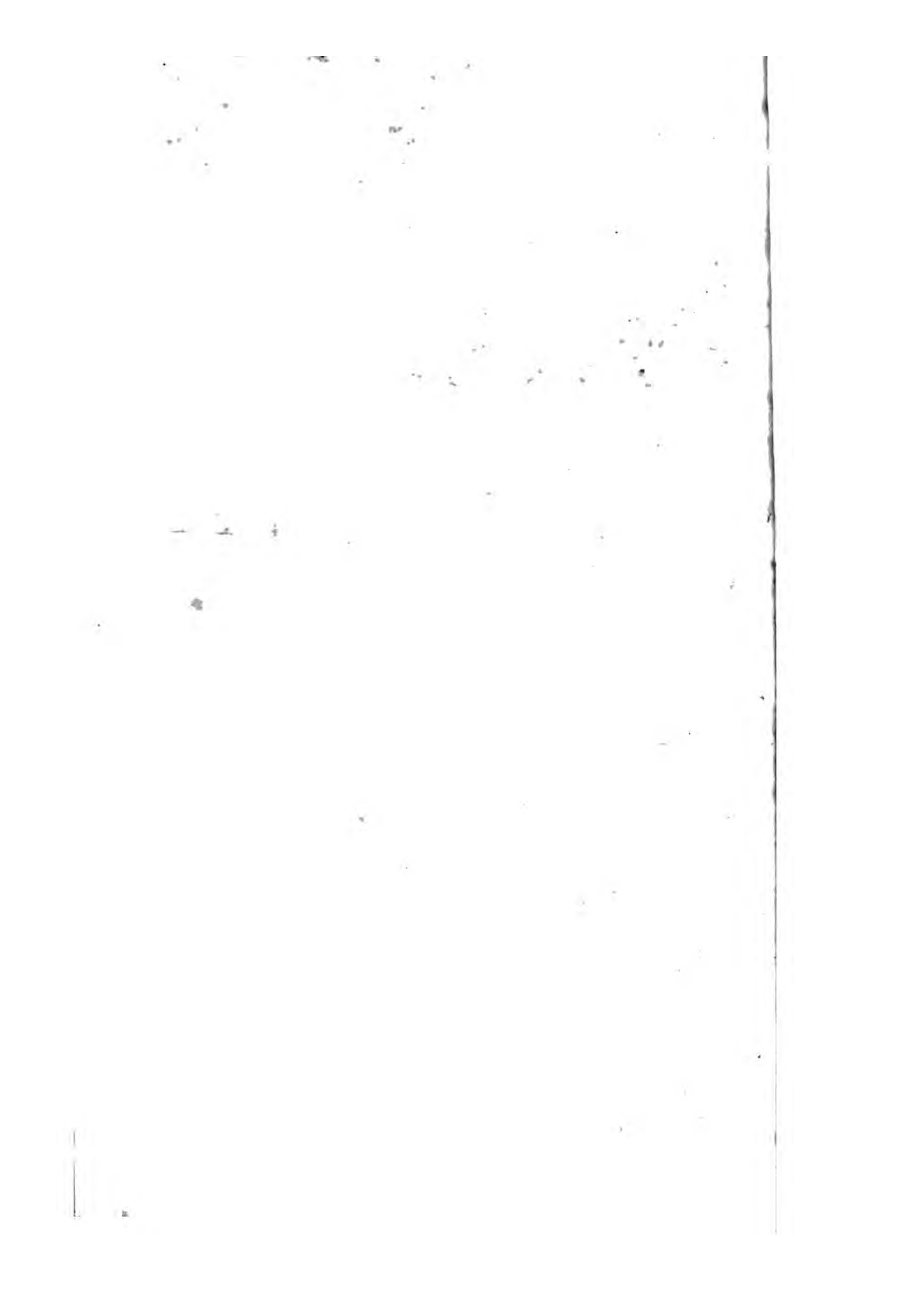
PARIS

DENTU, LIBRAIRE - ÉDITEUR

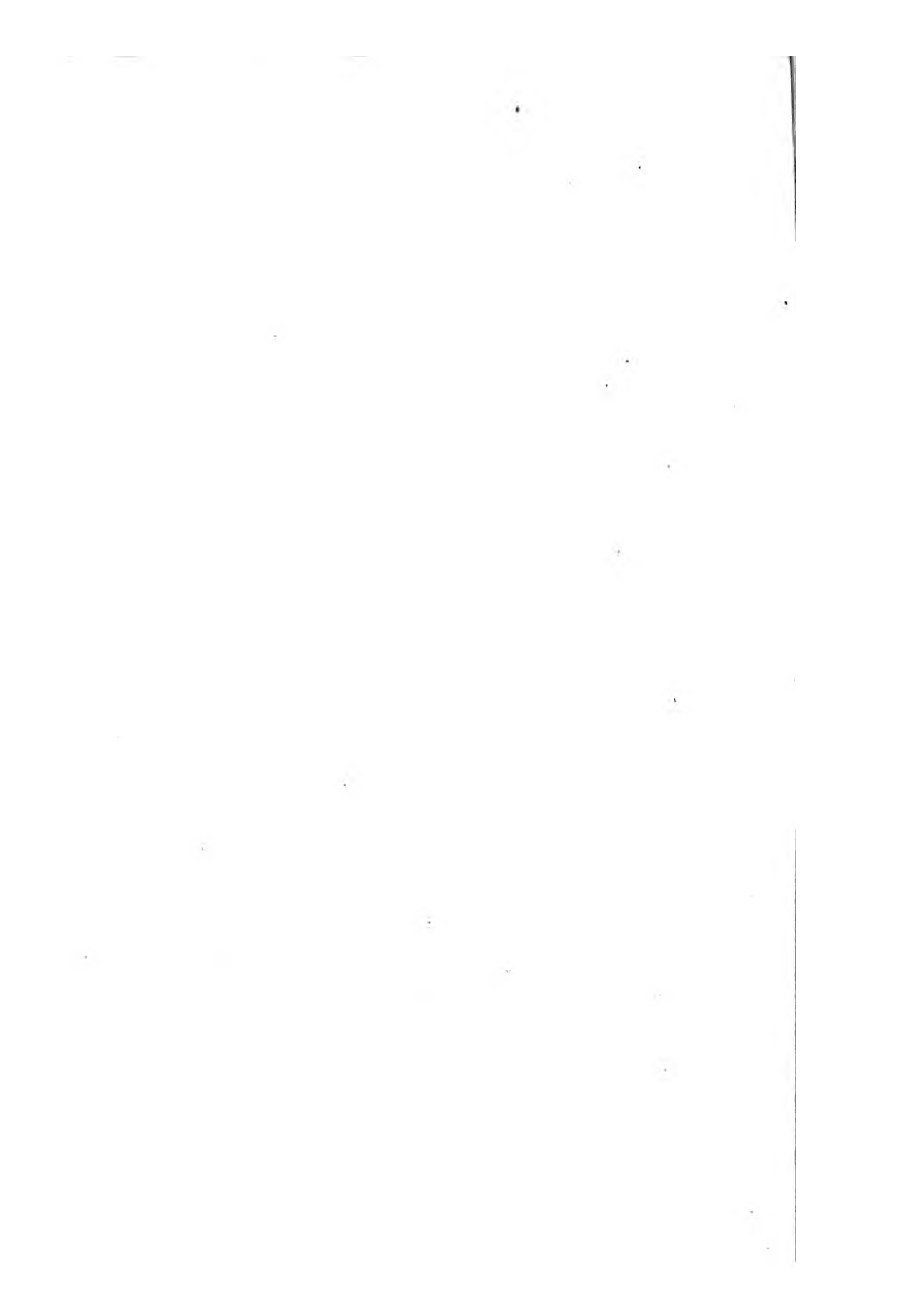
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE

—
1855





POÈMES ET POÉSIES.



POÈMES
ET
POÉSIES

PAR

LECONTE DE LISLE

Auteur des Poèmes Antiques



PARIS

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE

—
1855



Les pages qui précèdent les *Poèmes Antiques* m'ont attiré de sévères admonestations, tempérées d'ailleurs, je le reconnais volontiers, par beaucoup de bienveillance pour mes vers, ce qui m'a surpris et touché. Les objections qui m'ont été faites peuvent se résumer en peu de mots. On m'avertissait

qu'en haine de mon temps je me plaisais à repeupler de fantômes les nécropoles du passé, et que dans mon amour exclusif de la poésie grecque, j'en étais arrivé à nier tout l'art postérieur. Qu'il me soit permis de répondre brièvement à ces graves reproches.

Ranimer les ossuaires est un prodige qui ne s'était point représenté depuis Ézéchiel. Je ne me suis jamais illusionné sur la valeur de mes poèmes archaïques au point de leur attribuer cette puissance, aussi ne me reste-t-il qu'à remercier ceux qui la leur ont accordée. Plût aux dieux, en effet, que je me fusse retiré au fond des antres de Samothrace ou des sanctuaires de l'Inde, comme on l'a prétendu, en affirmant que nul ne me suivrait dans mon temple ou dans ma pagode. J'ai peu le goût du prosélytisme, et la solitude ne m'effraie pas;

mais je suis trop vieux de trois mille ans au moins, et je vis, bon gré, mal gré, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne. J'ai beau tourner les yeux vers le passé, je ne l'aperçois qu'à travers la fumée de la houille, condensée en nuées épaisses dans le ciel; j'ai beau tendre l'oreille aux premiers chants de la poésie humaine, les seuls qui méritent d'être écoutés, je les entends à peine, grâce aux clameurs barbares du Pandémonium industriel. Que les esprits amoureux du présent et convaincus des magnificences de l'avenir se réjouissent dans leur foi, je ne les envie ni ne les félicite, car nous n'avons ni les mêmes sympathies ni les mêmes espérances. Les hymnes et les odes inspirées par la vapeur et la télégraphie électrique m'émeuvent médiocrement, et toutes ces périphrases didactiques, n'ayant rien de commun avec l'art, me dé-

montreraient plutôt que les poètes deviennent d'heure en heure plus inutiles aux sociétés modernes. De tout temps, ils ont beaucoup souffert sans doute ; mais, dans leurs plus mauvais jours, au milieu des angoisses de l'exil, de la folie et de la faim, la légitime influence de leur génie était du moins incontestée et incontestable. Voici que le moment est proche où ils devront cesser de produire, sous peine de mort intellectuelle. Et c'est parce que je suis invinciblement convaincu que telle sera bientôt, sans exception possible, la destinée inévitable de tous ceux qui refuseront d'annihiler leur nature au profit de je ne sais quelle alliance monstrueuse de la poésie et de l'industrie, c'est par suite de la répulsion naturelle que nous éprouvons pour qui nous tue, que je hais mon temps. Haine inoffensive malheureusement et qui

n'attriste que moi. S'il arrive donc que nous ne devions plus rien produire qui soit dû à nos propres efforts, sachons garder le souvenir des œuvres vénérables qui nous ont initiés à la poésie, et puissions dans la certitude même de leur inaccessible beauté la consolation de les comprendre et de les admirer. Le reproche qui m'a été adressé de préférer les morts aux vivants est on ne peut plus motivé, et j'y réponds par l'aveu le plus explicite. Quant à la seconde objection, elle n'est pas précisément aussi fondée.

En général, tout ce qui constitue l'art, la morale et la science était mort avec le Polythéisme. Tout a revécu à sa renaissance. C'est alors seulement que l'idée de la beauté reparaît dans l'intelligence et l'idée du droit dans l'ordre politique. En même temps que l'Aphrodite Anadyomène du Cor-

rége sort pour la seconde fois de la mer, le sentiment de la dignité humaine, véritable base de la morale antique, entre en lutte contre le principe hiératique et féodal. Il tente, après trois cents ans d'efforts, de réaliser l'idéal platonicien, et l'esclavage va disparaître enfin de la terre.

Ce n'est pas que je veuille insister ici sur la valeur morale du Polythéisme dans l'ordre social et religieux. L'étude de cette théogonie, l'examen des faits historiques et des institutions, l'analyse sérieuse des mœurs, suffisent à la démonstration d'une vérité admise par tout esprit libre d'idées reçues sans contrôle et de préventions aveugles. L'art antique, lui seul, en est une révélation permanente. Je me bornerai donc au monde de l'art.

La poésie est trois fois générée : par l'intelligence, par la passion, par la rêverie. L'intelli-

gence et la passion créent les types qui expriment des idées complètes; la rêverie répond au désir légitime qui entraîne vers le mystérieux et l'inconnu. Aussi l'Antiquité, libre de penser et de se passionner, a-t-elle réalisé et possédé l'idéal que le monde chrétien, soumis à une loi religieuse qui le réduisait à la rêverie, n'a fait que pressentir vaguement. C'est donc dans ses créations intellectuelles et morales qu'il faut constater la puissance de la poésie grecque. Or, les deux épopées ioniennes, le Prométhée, l'Œdipe, l'Antigone, la Phèdre, contiennent, à mon sens, ce qui sera éternellement donné à l'esprit humain de sentir et de rendre; et il en serait de même des Itihaças hindoues, rattachées si étroitement à l'œuvre homérique par le lien des traditions communes, si elles réunissaient au même degré l'ordre, la clarté et l'harmonie, ces trois

qualités incomparables du génie hellénique.

Les figures idéales, typiques, que celui-ci a conçues, ne seront jamais ni surpassées ni oubliées. Elles ne pourront qu'être reproduites avec des atténuations nécessaires. Depuis, il n'y a rien d'égal. Le monde moderne, il est vrai, a créé la Vierge, symbole de pureté, de grâce et surtout de bonté, qui est la plus excellente des vertus; mais cette protestation du sentiment féminin ne tient plus de la terre, et fait maintenant partie du dogme. Je l'appelle une protestation; car, en effet, l'*Éternel féminin* dont Goethe a parlé, chassé du vieil Olympe avec tous les types artistiques qu'il entraînait à sa suite, Pénélope, Antigone et tant d'autres, y retrouve en elle sa place et s'y assied définitivement, grâce au merveilleux instinct des races gréco-latines.

Quant aux créations des poètes postérieurs, elles ne présentent pas ce caractère un et général qui renferme dans une individualité vivante l'expression complète d'une vertu ou d'une passion idéalisée. Et l'on pourrait dire, du reste, que le monde moderne ne réussit à concevoir des types féminins, qu'à la condition d'altérer leur essence même, soit en leur attribuant un caractère viril, comme à lady Macbeth ou à Julie, soit en les reléguant dans une sphère nébuleuse et fantastique, comme pour Béatrice.

Celle-ci n'est qu'une idée très-vague, revêtue de formes insaisissables. Qu'elle soit une personification de la théologie ou l'ombre de celle qu'a aimée Dante, nous ne l'avons jamais vue, et c'est à peine si nous l'entendons. Elle n'est le symbole spécial d'aucune des forces féminines; et, certes,

il n'en est pas ainsi de l'Hélène d'Homère, à la fois si vivante et si idéale. En second lieu, la satire politique et la controverse théologique, continuées au delà de ce monde, ne constituent pas une étude de l'homme. Aussi peut-on affirmer que l'homme est absent de la *Divine Comédie*, à laquelle devaient nécessairement manquer les formes précises et ordonnées, toujours dépendantes de la conception première et de la langue. Or, ce cauchemar sublime porte partout l'empreinte d'une grande confusion d'idées, de sentiments et d'impressions, et toute pleine qu'elle est d'énergie, de verve et de couleur, la langue de Dante est à peine faite.

Shakspeare a produit une série très-variée de caractères féminins ou virils; mais Ophélie, Desdemona, Juliette, Miranda, sont-elles des types dans le sens antique, c'est-à-dire dans le sens uni-

quement vrai du terme ? Non, à coup sûr. Ce sont de riches fantaisies qui charment et qui touchent, mais rien de plus. A l'exception d'Hamlet, qui échappe à toute définition par son extrême complexité, les caractères virils me semblent de beaucoup supérieurs aux figures féminines. Othello, Macbeth, Richard III, sont conçus avec une grande puissance.

Plus tard, si Milton eût emprunté à l'humanité le magnifique symbole de l'orgueil vaincu mais non humilié, il eût produit un type nouveau analogue au Prométhée. Si Byron, avec ses incontestables qualités de lyrisme et de passion eût possédé comme Shakspeare quelque force objective, le Giaour, Manfred et Caïn ne fussent pas restés d'uniques épreuves de sa personnalité. Seuls, au dix-septième siècle, Alceste, Tartufe et Harpagon se

rattachent plus étroitement à la grande famille des créations morales de l'antiquité grecque, car ils en possèdent la généralité et la précision. Enfin, pour le compte de l'époque contemporaine, j'affirme qu'il y a aussi loin de Prométhée à Mercadet, que de la lutte contre les dieux aux débats de la police correctionnelle. Or, s'il y a décadence dans l'ordre des conceptions typiques, que dirais-je des grandes compositions elles-mêmes ?

Déjà transformée dans la *Divine Comédie* et dans le *Paradis Perdu*, l'épopée a cessé d'être possible. Faust en est la dernière et la plus éclatante preuve. Artiste admirablement doué, possédant une immense somme intellectuelle, Gœthe a moins créé qu'il n'a pensé ; et il s'est trouvé que cet esprit si clair et si maître de soi, sachant tout et disposant à son gré de sa force encyclopédique, n'a conçu,

définitivement, qu'un poëme plein d'abstractions et d'obscurités mystérieuses à travers lesquelles il est tellement difficile de saisir sa pensée, qu'il le nommait lui-même le livre aux sept sceaux.

Il faut bien reconnaître, en face de tels exemples, que les plus larges sources de la poésie se sont affaiblies graduellement ou taries, et ce n'est pas que je veuille en conclure à l'abaissement du niveau intellectuel dans les temps modernes; mais les éléments de composition épique n'existent plus. Ces nobles récits qui se déroulaient à travers la vie d'un peuple, qui exprimaient son génie, sa destinée humaine et son idéal religieux, n'ont plus eu de raison d'être du jour où les races ont perdu toute existence propre, tout caractère spécial. Que sera-ce donc si elles en arrivent à ne plus former qu'une même famille, comme se l'imagine partiellement

la démocratie contemporaine, qu'une seule agglomération parlant une langue identique, ayant des intérêts sociaux et politiques solidaires, et ne se préoccupant que de les sauvegarder. Mais il est peu probable que cette espérance se réalise, malheureusement pour la paix, la liberté et le bien-être des peuples, heureusement pour les luttes morales et les conceptions de l'intelligence. Je ne crois donc pas qu'il soit absolument impossible que l'épopée renaisse un jour de la reconstitution et du choc héroïque des nationalités oppressives et opprimées.

Je n'ai nié aucune des époques de l'art. J'admire et je respecte les grands poètes qui se sont succédés depuis Homère; mais je ne puis me dissimuler que leurs travaux se sont produits à des conditions on ne peut plus défavorables. Je crois

que les Ioniens et les Latins possédaient deux idiomes bien supérieurs aux langues modernes en richesse, en clarté et en précision. Je crois, enfin, qu'à génie égal, les œuvres qui nous retracent les origines historiques, qui s'inspirent des traditions anciennes, qui nous reportent au temps où l'homme et la terre étaient jeunes et dans l'éclosion de leur force et de leur beauté, exciteront toujours un intérêt plus profond et plus durable que le tableau daguerréotypé des mœurs et des faits contemporains.

Je souhaite, en finissant, que l'aveu sincère de mes prédilections et de mes regrets n'arrête pas le lecteur au seuil de mon livre. A l'exception des deux poèmes qu'il contient, de quelques pièces grecques et d'un certain nombre d'études d'art, il n'est cette fois que trop personnel. *Çunacépa* m'a

été inspiré par un épisode à peine indiqué du *Ramayana*, et le *Runoïa*, par les dernières lignes d'une légende finnoise, qui symbolise l'introduction violente du Christianisme en Finlande.

Quelle que soit d'ailleurs la destinée de ce livre, qu'il mérite ou non le succès inespéré de mon premier recueil, il sera le dernier d'ici à quelques années. J'espère achever, dans cet intervalle, un poème plus étendu et plus sérieux, où je tenterai de renfermer, dans une suite d'actions et de récits épiques, l'histoire de l'ère sacerdotale et héroïque d'une de ces races mystérieuses venues de l'antique Orient pour peupler les déserts de l'Europe.

I

A MADAME A. S. M.



A MADAME A. S. M.

La nue était d'or pâle, et d'un ciel doux et frais,
Sur les jaunes bambous, sur les rosiers épais,
Sur la mousse gonflée et les safrans sauvages,
D'étroits rayons filtraient à travers les feuillages.

Un arôme léger d'herbe et de fleurs montait ;
Un murmure infini dans l'air subtil flottait :
Chœur des Esprits cachés, âmes de toutes choses,
Qui font chanter la source et s'entr'ouvrir les roses ;
Dieux jeunes, bienveillants, rois d'un monde enchanté
Où s'unissent d'amour la force et la beauté.

La brume bleue errait aux pentes des ravines,
Et de leurs becs pourprés lissant leurs ailes fines,
Les blonds sénégalis, dans les géroffiers,
D'une eau pure trempés, s'éveillaient par milliers.
La mer était seréine, et sur la houle claire
L'aube vive dardait sa flèche de lumière ;
La montagne nageait dans l'air éblouissant
Avec ses verts coteaux de maïs mûrissant,

Et ses cônes d'azur, et ses forêts bercées
Aux brises du matin sur les flots élancées;
Et l'île, rougissante et lasse du sommeil,
Chantait et souriait aux baisers du soleil.

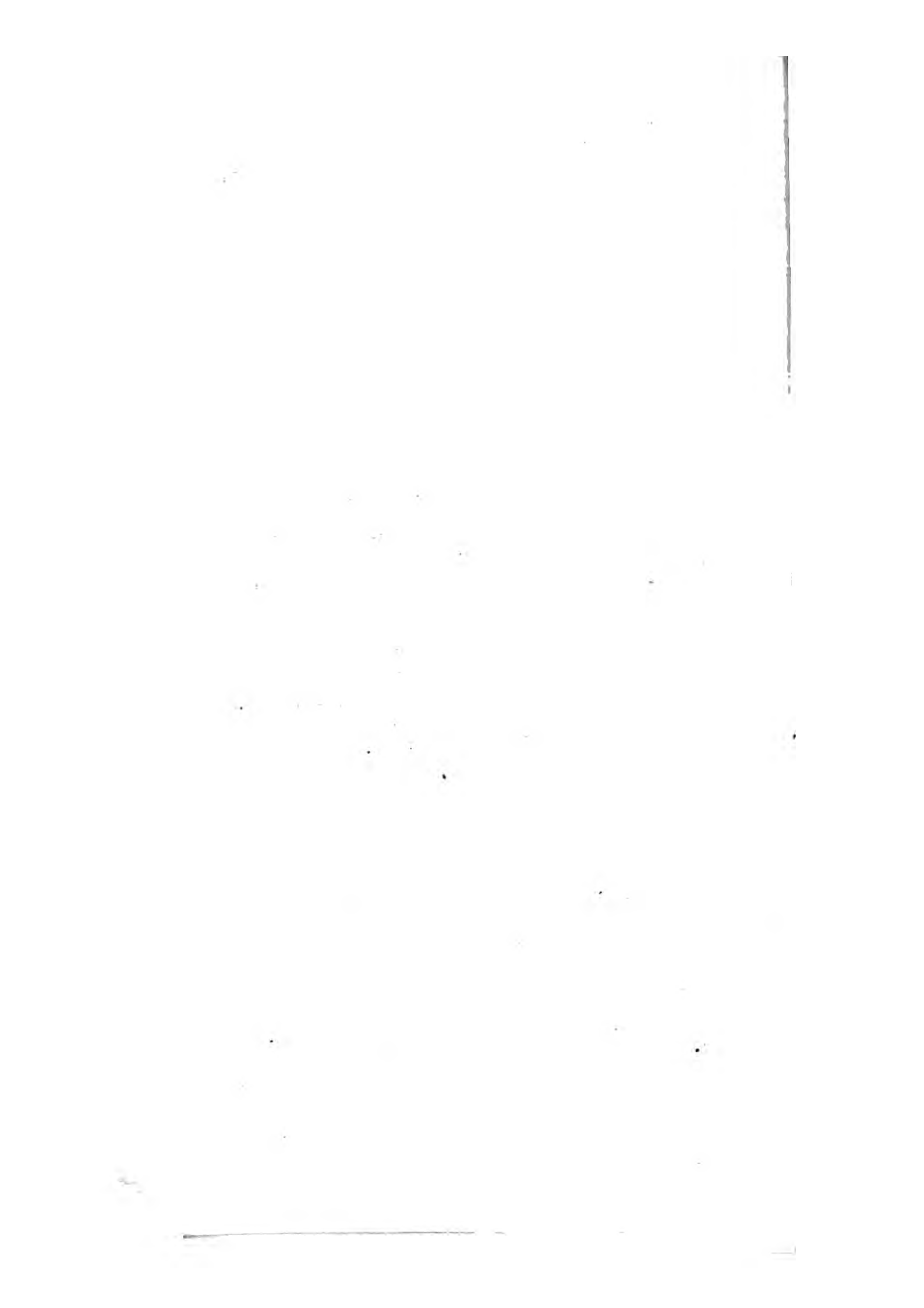
O jeunesse sacrée, irréparable joie,
Félicité perdue, où l'âme en pleurs se noie!
O lumière, ô fraîcheur des monts calmes et bleus,
Des coteaux et des bois feuillages onduleux;
Aube d'un jour divin, chant des mers fortunées,
Florissante vigueur de mes belles années...
Vous vivez, vous chantez, vous palpitez encor,
Saintes réalités, dans vos horizons d'or!
Mais, ô nature, ô ciel, flots sacrés, monts sublimes,
Bois dont les vents amis font murmurer les cimes,

Formes de l'idéal, magnifiques aux yeux,
Vous avez disparu de mon cœur oublieux !
Et voici que lassé de voluptés amères,
Haletant du désir de mes mille chimères,
Hélas ! j'ai désappris les hymnes d'autrefois,
Et que mes dieux trahis n'entendent plus ma voix !

II

ÇUNACEPA.

POËME.



ÇUNACÉPA.

POÈME.

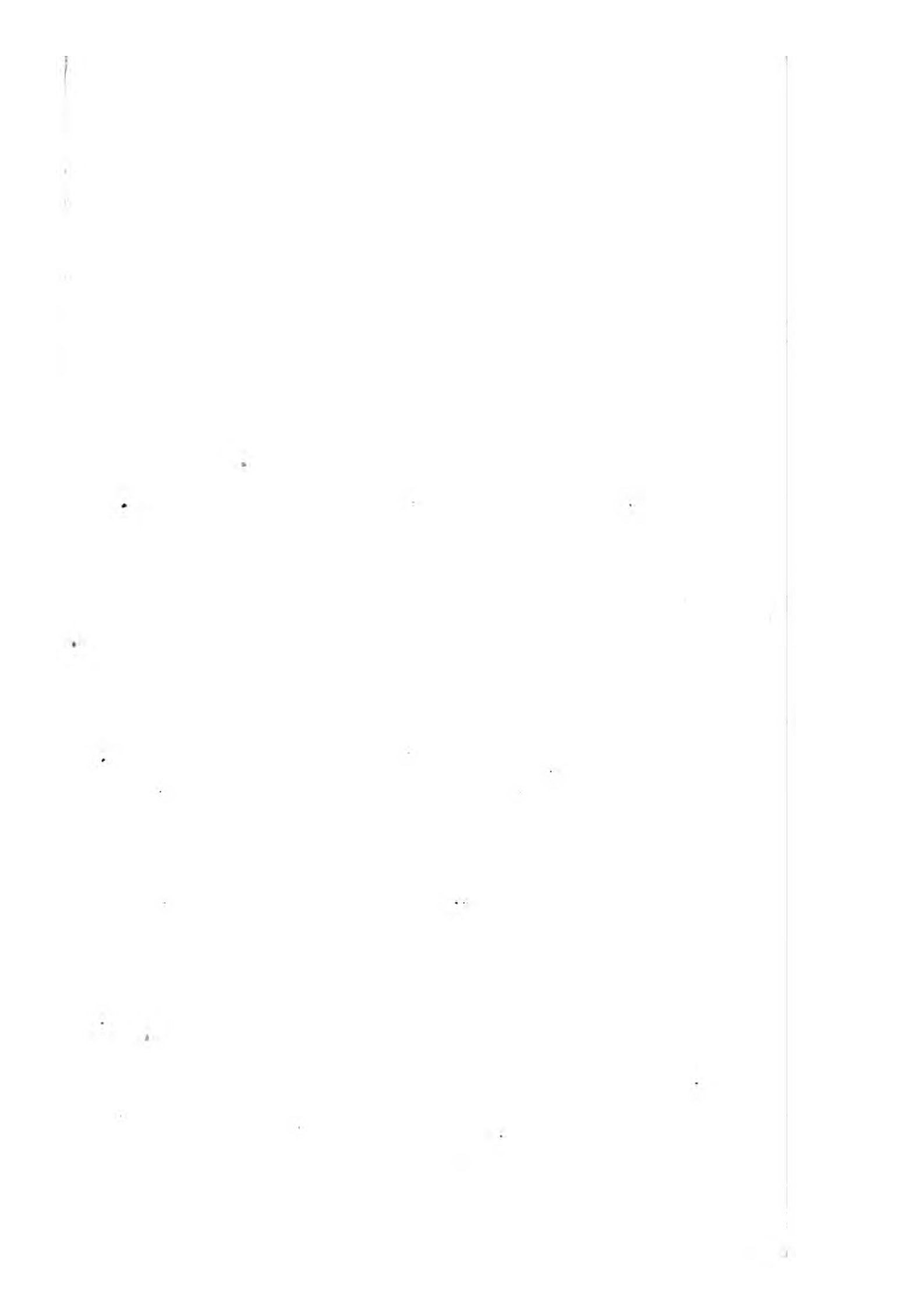
A Ferdinand de Lanoye.

I

La Vierge au char de nacre, aux tresses dénouées,
S'élance en souriant de la mer aux nuées
Dans un brouillard de perle empli de flèches d'or,
De son rose attelage elle presse l'essor ;

Elle baigne le mont bleuâtre aux lignes calmes,
Et la fraîche vallée où bercés sur les palmes,
Les oiseaux au col rouge, au corps de diamant,
Dans les nids attiédís sifflent joyeusement.
Tout s'éveille, vêtu d'une couleur divine,
Tout étincelle et rit : le fleuve, la colline,
Et la gorge où, le soir, le tigre a miaulé,
Et le lac transparent de lotus étoilé.
Le bambou grêle sonne au vent; les mousses hautes
Entendent murmurer leurs invisibles hôtes;
L'abeille en bourdonnant s'envole; et les grands bois,
Épais, mystérieux, pleins de confuses voix,
Où les sages plongés dans leur rêve ascétique,
Ne comptent plus les jours tombés du ciel antique,
Sentant courir la sève et circuler le feu,
Se dressent rajeunis dans l'air subtil et bleu.

C'est ainsi que l'Aurore, à l'Océan pareille,
Disperse ses rayons sur la terre vermeille,
Comme de blancs troupeaux dans les herbages verts,
Et de son doux regard pénètre l'univers.
Elle conduit au seuil des humaines demeures
Le souci de la vie avec l'essaim des heures;
Car rien ne se repose à sa vive clarté.
Seul, dilatant son cœur sous le ciel argenté,
Libre du vain désir des aurores futures,
L'homme juste vers elle élève ses mains pures.
Il sait que la Mâyâ, ce mensonge éternel,
Se rit de ce qui marche et pleure sous le ciel,
Et qu'en formes sans nombre illusion féconde,
Avant le cours des temps elle a rêvé le monde.



II

Sous la varangue basse, auprès de son figuier,

Le Richi vénérable achève de prier.

Sur ses bras d'ambre jaune il abaisse sa manche,

Noie autour de ses reins la mousseline blanche,

Et croisant ses deux pieds sous sa cuisse, l'œil clos,
Immobile et muet, il médite en repos.
Sa femme à pas légers vient poser sur sa natte
Le riz, le lait caillé, la banane et la datte ;
Puis elle se retire et va manger à part.
Trois hommes sont assis aux côtés du vieillard,
Ses trois fils. L'aîné siège à droite, le plus jeune
A gauche. Le dernier rêve, en face, et fait jeûne.
Bien que le moins aimé, c'est le plus beau des trois.
Ses poignets sont ornés de bracelets étroits ;
Sur son dos ferme et nu sa chevelure glisse
En anneaux négligés, épaisse, noire et lisse.
La tristesse se lit sur son front soucieux,
Et telle qu'un nuage assombrit ses grands yeux.
Abaissant à demi sa paupière bronzée,
Il regarde vers l'est la colline boisée,

ou sous les nappes d'or du soleil matinal,
Les aras pourpre et bleu flambent dans le çantal;
Où la vierge naïve aux beaux yeux de gazelle
Parle de loin au cœur qui s'élançe vers elle.
Mais, de l'aube qui naît jusqu'aux ombres du soir,
Un long jour passera sans qu'il puisse la voir.
Aussi, l'âme blessée, il garde le silence,
Tandis que le figuier murmure et se balance,
Et qu'on entend, aux bords du fleuve aux claires eaux,
Les caïmans joyeux glapir dans les roseaux.



III

Sourya, comme un bloc de cristal diaphane,
Dans l'espace azuré monte, grandit et plane.
La nue en fusion blanchit autour du dieu,
Et l'océan céleste oscille dans le feu.

Tout bruit décroît; l'oiseau laisse tomber ses ailes,
Les feuilles du bambou ne chantent plus entre elles,
La fleur languissamment clôt sa corolle d'or
A l'abeille qui rôde et qui bourdonne encor;
Et la terre et le ciel où la flamme circule
Se taisent à la fois devant le dieu qui brûle.
Mais voici que le long du fleuve, par milliers,
Tels qu'un blanc tourbillon courent des cavaliers;
Des chars tout hérissés de faux roulent derrière
Et comme un étendard soulèvent la poussière.
Sur un grand éléphant qui fait trembler le sol,
Vêtu d'or, abrité d'un large parasol
D'où pendent en festons des guirlandes fleuries,
Le front ceint d'un bandeau chargé de pierreries,
Le vieux Mañaradjah, roi des hommes, pareil
Au magnanime Indra debout dans le soleil,

Devant le seuil rustique où le Brahmane siège,
S'arrête, environné du belliqueux cortège.

— Richi, cher aux Dévas, dit-il, sage aux longs jours,
Qui des temps fugitifs as mesuré le cours,
Écoute-moi : Mon cœur est couvert d'un nuage,
Et comme au vil Çudra les dieux m'ont fait outrage.
Je leur avais offert un sacrifice humain.
Le Brahmane sacré levait déjà la main,
Quand du pilier massif déliant la victime,
Ils ont terni ma gloire et m'ont chargé d'un crime.
J'ai parcouru les monts, les plaines, les cités,
Cherchant un homme pur des signes détestés
Qui lave de son sang ma faute involontaire
Et du ressentiment des dieux sauve la terre.

Car Indra, que mes pleurs amers n'ont point touché,
Refusera l'eau vive au monde desséché,
Et nous verrons languir sous les feux de sa haine
Sur les sillons taris toute la race humaine.
Mais je n'ai point trouvé l'homme prédestiné.
Tes enfants sont nombreux, livre-moi ton aîné,
Et je te donnerai, Richi, te rendant grâces,
En échange et pour prix, cent mille vaches grasses.

Le Brahmane lui dit : — O roi, pour aucun prix,
Je ne te céderai le premier de mes fils.
Par Celui qui réside au sein des apparences
Et se meut dans le monde et les intelligences,
Dût la terre, semblable à la feuille des bois,
Palpiter dans la flamme et se tordre aux abois,

Radjah ! je garderai le chef de ma famille.
Entre tous les vivants dont le monde fourmille
Vaines formes d'un jour, mon premier-né m'est cher.

Et la femme sentant frémir toute sa chair,
Dit à son tour : — O Roi, par la rouge déesse,
J'aime mon dernier fils avec trop de tendresse.

Alors Çunacépa se leva sans pâlir :
— Je vois bien que le jour est venu de mourir.
Mon père m'abandonne et ma mère m'oublie ;
Mais avant qu'au pilier le Brahmane me lie,
Permits, Maharadjah, que tout un jour encor
Je vive. Quand, demain, dans la mer pleine d'or

Sourya d'un seul bond poussera ses cavales ,
Je serai prêt. — C'est bien, dit le Roi. — Les cymbales
Résonnent, l'air s'emplit du bruit strident des chars ,
Hennissements et cris roulent de toutes parts ;
Et remontant le cours de la sainte rivière
Tous s'en vont, inondés de flamme et de poussière.

Le jeune homme, debout devant ses vieux parents,
Calme, les regardait de ses yeux transparents,
Et les voyant muets : — Mon père vénérable,
Mes jours seront pareils aux feuilles de l'érable
Qu'un orage d'été fait voltiger dans l'air
Bien avant qu'ait sifflé le vent froid de l'hiver.
Adieu. Ma mère, adieu. Vivez longtemps, mes frères,
Indra vous garde tous des Puissances contraires,

Et qu'il boive mon sang sur son pilier d'airain.

Et le Richi lui dit : — Tout n'est qu'un songe vain.



IV

La colline était verte et de fleurs étoilée
Où l'arome du soir montait de la vallée,
Où revenait l'essaim des sauvages ramiers
Se blottir aux rameaux assouplis des palmiers,

Qui sous les cloches d'or des plantes enlacées,
Rafraîchissaient l'air chaud de leurs feuilles bercées.
Çunacépa, couché parmi le noir gazon,
Voyait le jour décroître au paisible horizon,
Et pressant de ses bras son cœur plein de détresse,
Pleurait devant la mort sa force et sa jeunesse.
Il vous pleurait, ô bois murmurants et touffus,
Vallée où l'ombre amie éveille un chant confus,
Fleuve aimé des Dévas, dont l'écume divine
A senti tant de fois palpiter sa poitrine ;
Champs de maïs, au vent du matin onduleux,
Cimes des monts lointains, vastes mers aux flots bleus,
Beaux astres, habitants de l'espace sans borne
Qui flottez dans le ciel étincelant et morne !
Mais plus que la nature et que ce dernier jour,
O fleur épanouie aux baisers de l'amour,

O Çanta, coupe pure où ses lèvres fidèles
Buvaient le flot sacré des larmes immortelles,
C'était toi qu'il pleurait, toi, son unique bien,
Auprès de qui le monde immense n'était rien!
Et, comme il t'appelait de son âme brisée,
Tu vins à ses côtés t'asseoir dans la rosée,
Joyeuse, et tes longs cils voilant tes yeux charmants,
Souple comme un roseau sous tes blancs vêtements,
Et faisant à tes bras, qu'autour de lui tu jettes,
Sonner tes bracelets où tintent des clochettes.
Puis, d'une voix pareille aux chansons des oiseaux
Quand l'aube les éveille en leurs nids doux et chauds,
Ou comme le bruit clair des sources fugitives,
Tu lui dis de ta bouche humide, aux couleurs vives :

— Me voici, me voici, mon bien-aimé! j'accours.
Depuis hier, ami, j'ai compté mille jours!
Jamais contre mes vœux l'heure ne fut plus lente.
Mais à peine ai-je vu, de sa lueur tremblante,
Une étoile argenter l'azur du ciel profond,
J'ai délaissé ma natte et notre enclos d'un bond!
L'antilope aux jarrets légers courrait moins vite.
Mais ton visage est triste, et ton regard m'évite!
Tu pleures! Est-ce moi qui fais couler tes pleurs?
Réponds-moi; mes baisers guériront tes douleurs.
Parle, pourquoi pleurer? souviens-toi que je t'aime
Plus que mon père et plus que ma mère elle-même!

Et de ses beaux bras nus elle fit doucement
Un tiède collier d'ambre au cou de son amant,

Inquiète, cherchant à deviner sa peine,
Et posant au hasard sa bouche sur la sienne.
Lui, devant tant de grâce et d'amour hésitant,
Se taisait, le front sombre et le cœur palpitant.
Mais bientôt, débordant d'angoisse et d'amertume,
Il répondit : — Çanta ! qu'un jour encore s'allume,
Il me verra mourir. Quand l'ombre descendra
Je répandrai mon sang sur le pilier d'Indra.
Mon père vénéré, heureux soit-il sans cesse !
Au couteau du Brahmane a vendu ma jeunesse :
Je tiendrai sa parole. O ma vie, ô ma sœur,
Viens, viens, regarde-moi ! L'aube a moins de douceur
Que tes yeux, et l'eau vive est moins limpide et pure
Quand ils rayonnent sous ta noire chevelure ;
Et le son de ta voix m'enivre et chante mieux
Que la blanche Apsara sous le figuier des dieux !

Oh ! parle-moi ! Ta bouche est comme la fleur rose
Qu'un baiser du soleil enflamme à peine éclore,
La fleur de l'açoka dont l'arome est de miel,
Où les bleus colibris boivent l'oubli du ciel !
Oh ! que je presse encor tes lèvres parfumées,
Qui pour toujours, hélas ! me vont être fermées ;
Et, puisque j'ai vécu le jour de mon bonheur,
Pour la dernière fois viens pleurer sur mon cœur !

Comme on voit la gazelle en proie au trait rapide,
Rouler sur l'herbe épaisse et de son sang humide,
Clorre ses yeux en pleurs, palpiter et gémir,
La pâle jeune fille, avec un seul soupir,
Aux pieds de son amant tombe froide et pâmée.
Épouvanté, baisant sa lèvre inanimée,

Çunacépa lui dit : — O Çanta, ne meurs pas !
Il souleva ce corps charmant entre ses bras,
Et de mille baisers et de mille caresses
Il réchauffa son front blanc sous ses noires tresses.
— Ne meurs pas ! ne meurs pas ! Je t'aime, écoute-moi :
Je ne pourrai jamais vivre ou mourir sans toi !

Elle entr'ouvrit les yeux, et des larmes amères,
Brûlantes, aussitôt emplirent ses paupières :
— Viens, ô mon bien-aimé ! fuyons ! le monde est grand !
Nous suivrons la ravine où gronde le torrent ;
Sur la ronce et l'épine, à travers le bois sombre,
Nul regard ennemi ne nous suivra dans l'ombre.
Hâtons-nous. La nuit vaste enveloppe les cieux.
Je connais les sentiers étroits, mystérieux,

Qui conduisent du fleuve aux montagnes prochaines.
Les grands tigres rayés y rôdent par centaines;
Mais le tigre vaut mieux que l'homme au cœur de fer!
Viens! Fuyons sans tarder, si mon amour t'est cher.

Çunacépa, pensif, et se baissant vers elle,
La regardait. Jamais il ne la vit si belle,
Avec ses longs yeux noirs de pleurs étincelants,
Et ses bras de lotus enlacés et tremblants,
Ses lèvres de corail, et flottant sur sa joue
Ses longs cheveux épars que la douleur dénoue.

— Les dieux savent pourtant si je t'aime, ô Çanta!
Mais que dirait le Røi, fils de Daçarhata?

Qu'un Brahmane a volé cent mille belles vaches,
Et qu'il a pour enfants des menteurs et des lâches !
Non, non, mieux vaut mourir. J'ai promis, je tiendrai.
Le vieux Radjah m'attend ; encore un jour, j'irai,
Et le sang jaillira par flots purs de mes veines !
Taris tes pleurs, enfant ; cessons nos plaintes vaines ;
Aimons-nous ! L'heure vole et ne revient jamais !
Et, quand mes yeux éteints seront clos désormais,
O fleur de mon printemps, toujours belle, adorée,
Parfume encor la terre où je t'ai respirée !

— Tu veux mourir, dit-elle, et tu m'aimes ! Eh bien !
Le couteau dans ton cœur rencontrera le mien !
Je te suivrai. Mes yeux pourraient-ils voir encore
Le monde s'éveiller, désert à chaque aurore !

C'est par toi que l'oreille ouverte aux bruits joyeux,
J'écoutais les oiseaux qui chantaient dans les cieux ;
Par toi que la verdure de la vallée enivre,
Par toi que je respire et qu'il m'est doux de vivre...

Et des sanglots profonds étouffèrent sa voix.

Alors un grand Oiseau qui planait sur les bois,
Comme un nuage noir aux voûtes éternelles,
Sur un palmier géant vint replier ses ailes.
De ses larges yeux d'or la prunelle flambait
Et dardait un éclair dans la nuit qui tombait,
Et de son dos puissant les plumes hérissées
Faisaient dans le silence un bruit d'armes froissées.

Puis, vers les deux amants qu'il semblait contempler,
Il se pencha d'en haut et se mit à parler:

— Ne vous effrayez pas de mon aspect sauvage,
Je suis inoffensif et vieux, si ce n'est sage.
C'est moi qui combattis autrefois dans le ciel
Le maître de Lanka, le Rakças immortel,
Lorsqu'en un tourbillon, plein de désirs infâmes,
Il enlevait Çita, la plus belle des femmes.
De mes serres d'airain et de mon bec de fer
Je fis pleuvoir sanglants des lambeaux de sa chair;
Mais il me brisa l'aile et ravit sa victime.
Et moi, comme un roc lourd roulant de cime en cime,
Je crus mourir. Enfants, je suis l'antique roi
Des vautours. J'ai pitié de vous; écoutez-moi.

Quand Sourya des monts enflammera la crête,
Cherchez dans la forêt Viçvamitra l'ascète,
Dont les austérités terribles font un dieu.
Lui seul peut te sauver, fils du Brahmane. Adieu.

Et repoussant du pied les palmes remuées.
Il déploya son vol vers les hautes nuées,

V

La Nuit divine enfin, dans l'ampleur des cieux clairs,
Avec sa robe noire aux plis brodés d'éclairs,
Son char d'ébène et d'or, attelé de cavales
De jais, et dont les yeux sont deux larges opales;

Tranquille, et déroulant au souffle harmonieux
De l'espace, au dessus de son front glorieux,
Sa guirlande étoilée et l'écharpe des nues,
Descendit dans les mers des Dévas seuls connues.
Et l'Est devint d'argent, puis d'or, puis flamboya,
Et l'univers encor reconnut Sourya !

A travers la forêt profonde et murmurante,
Où sous les noirs taillis jaillit la source errante ;
Où comme le reptile, en de souples détours,
La liane aux cent nœuds étreint les rameaux lourds,
Et laisse, du sommet des immenses feuillages,
Pendre ses fleurs de pourpre au milieu des herbages ;
Par les sentiers de mousse épaisse et de rosiers,
Où les lézards aux dos diaprés, par milliers,

Rôdent furtifs et font crier la feuille sèche;
Dans les fourrés d'érable où, comme un vol de flèche,
L'antilope aux yeux bleus, l'oreille au vent, bondit;
Où l'œil du léopard par instant resplendit;
Tous deux, le cœur empli d'espérance et de crainte,
Cherchaient Viçvamitra dans sa retraite sainte,
Et quand le jour, tombant des cimes du ciel bleu,
De l'éternelle voûte embrasa le milieu,
Loin de l'ombre, debout, dans une âpre clairière,
Ils le virent soudain, baigné par la lumière.
Ses yeux creux que jamais n'a fermés le sommeil
Luisaient; ses maigres bras brûlés par le soleil
Pendaient le long du corps; ses jambes décharnées,
Du milieu des cailloux et des herbes fanées,
Se dressaient sans ployer comme des pieux de fer;
Ses ongles recourbés s'enfonçaient dans la chair;

Et sur l'épaule aiguë et sur l'échine osseuse
Tombait jusqu'aux jarrets sa chevelure affreuse,
Inextricable amas de ronce, noir réseau
De fange desséchée et de fientes d'oiseau,
Ou comme font les vers dans la vase mouvante
S'agitait au hasard la vermine vivante,
Peuple immonde habitant de ce corps endurci,
Et nourri de son sang inerte. C'est ainsi
Que gardant à jamais sa rigide attitude,
Il rêvait comme un dieu fait d'un bloc sec et rude.

Çanta, le sein ému d'une pieuse horreur,
Frémit, mais le jeune homme, aguerrissant son cœur,
Parla, plein de respect : — Viçvamisra, mon père,
Je ne viens point à toi dans une heure prospère :

Le destin noir me suit comme un cerf aux abois.
Jeunesse, amour, bonheur, et la vie à la fois,
Je perds tout. Sauve-moi. Je sais qu'à ta parole
Le ciel devient plus sombre ou l'orage s'envole.
Tu peux, par la vertu des incantations,
Alléger le fardeau des malédictions;
Tu peux, sans altérer l'implacable justice,
Émousser sur mon cœur le fer du sacrifice.
Réponds donc. Si le roi des vautours a dit vrai,
Tu feras deux heureux, mon père, et je vivrai.

Et l'Ascète immobile écoutait sans paraître
Entendre. Et le jeune homme étonné reprit : — Maître,
Ne répondras-tu point ? Et le maigre vieillard
Lui dit sans abaisser son morne et noir regard :

— Réjouis-toi, mon fils ! Bien qu'il soit vain de rire
Ou de pleurer, et vain d'aimer ou de maudire.
Tu vas sortir, sacré par l'expiation,
Du monde obscur des sens et de la passion,
Et franchir, jeune encor, la porte de lumière
Par où tu plongeras dans l'Essence première,
La vie est comme l'onde où tombe un corps pesant :
Un cercle étroit s'y forme, et va s'élargissant,
Et disparaît enfin dans sa grandeur sans terme.
La Mâyâ te séduit ; mais si ton cœur est ferme,
Tu verras s'envoler comme un peu de vapeur
La colère, l'amour, le désir et la peur ;
Et le monde illusoire aux formes innombrables
S'écroulera sous toi comme un monceau de sables.

— O sage ! si mon cœur est faible et déchiré,
 Je ne crains rien pour moi, sache-le. Je mourrai
 Comme si j'étais fait ou d'airain ou de pierre,
 Sans pâlir ni pousser la plainte et la prière
 Du lâche ou du Çudra. Mais j'aime et suis aimé !
 Vois cette fleur des bois dont l'air est embaumé,
 Ce rayon enchanté qui plane sur ma vie,
 Dont ma paupière est pleine et jamais assouvie !
 Mon sang n'est plus à moi : Çanta meurt si je meurs !

Et Viçvamitra dit : — Les flots pleins de rumeurs
 Que le vent roule et creuse et couronne d'écume,
 Les forêts qu'il secoue et heurte dans la brume,
 Les lacs que l'Açura bat d'un noir aileron
 Et dont les blancs lotus sont souillés de limon,

Et le ciel où la foudre en rugissant se joue,
Sont tous moins agités que l'homme au cœur de boue !
Va ! le monde est un songe et l'homme n'a qu'un jour,
Et le néant divin ne connaît pas l'amour !

Çunacépa lui dit : — C'est bien. Je te salue,
Mon père, et je t'en crois ; ma mort est résolue.
Mais, par tous les Dévas, ô sage, elle est si belle !
Taris ses pleurs amers, prie et veille pour elle,
Afin que je m'endorme en bénissant ton nom.
Alors Çanta, les yeux étincelants : — Oh ! non,
Maître ! non, non ! tu veux éprouver son courage !
La divine bonté brille sur ton visage ;
Secours-le, sauve-moi ! J'embrasse tes genoux,
Mon père vénérable et cher ! vivre est si doux !

Puissent les dieux qui t'ont donné la foi suprême
T'accueillir en leur sein ! Vois, je suis jeune et j'aime !

Telle Çanta, le front prosterné, sanglotait,
Et l'Ascète, les yeux dans l'espace, écoutait :

— J'entends chanter l'oiseau de mes jeunes années,
Dit-il, et l'épaisseur des forêts fortunées
Murmure comme aux jours où j'étais homme encor.
Ai-je dormi cent ans, gardant tel qu'un trésor
Le souvenir vivant des passions humaines ?
D'où vient que tout mon corps frémit, et que mes veines
Sentent brûler un sang glacé par tant d'hivers ?
Mais assez, Mâyà, source de l'univers !

C'est assez, j'ai vécu. Pour toi, femme, pareille
A l'Apsara qui court sur la mousse vermeille,
Et toi, fils du Brahmané, écoutez et partez,
Et ne me troublez plus dans mes austérités.
Dès qu'au pilier fatal, sous des liens d'écorce,
Les sacrificateurs auront dompté ta force,
Récite par sept fois l'hymne sacré d'Indra.
Aussitôt dans la nue un bruit éclatera
Terrible, et tes liens se briseront d'eux-mêmes ;
Et les hommes fuiront, épouvantés et blêmes ;
Et le sang d'un cheval calmera les Dévas ;
Et si tu veux souffrir encore, tu vivras !
Adieu. Je vais rentrer dans l'éternel silence,
Comme une goutte d'eau dans l'océan immense.

VI

Le siège est d'or massif, et d'or le pavillon
Du vieux Maharadjah. L'image d'un lion
Flotte, enflammé, dans l'air, et domine la fête.
Dix colonnes d'argent portent le large faite

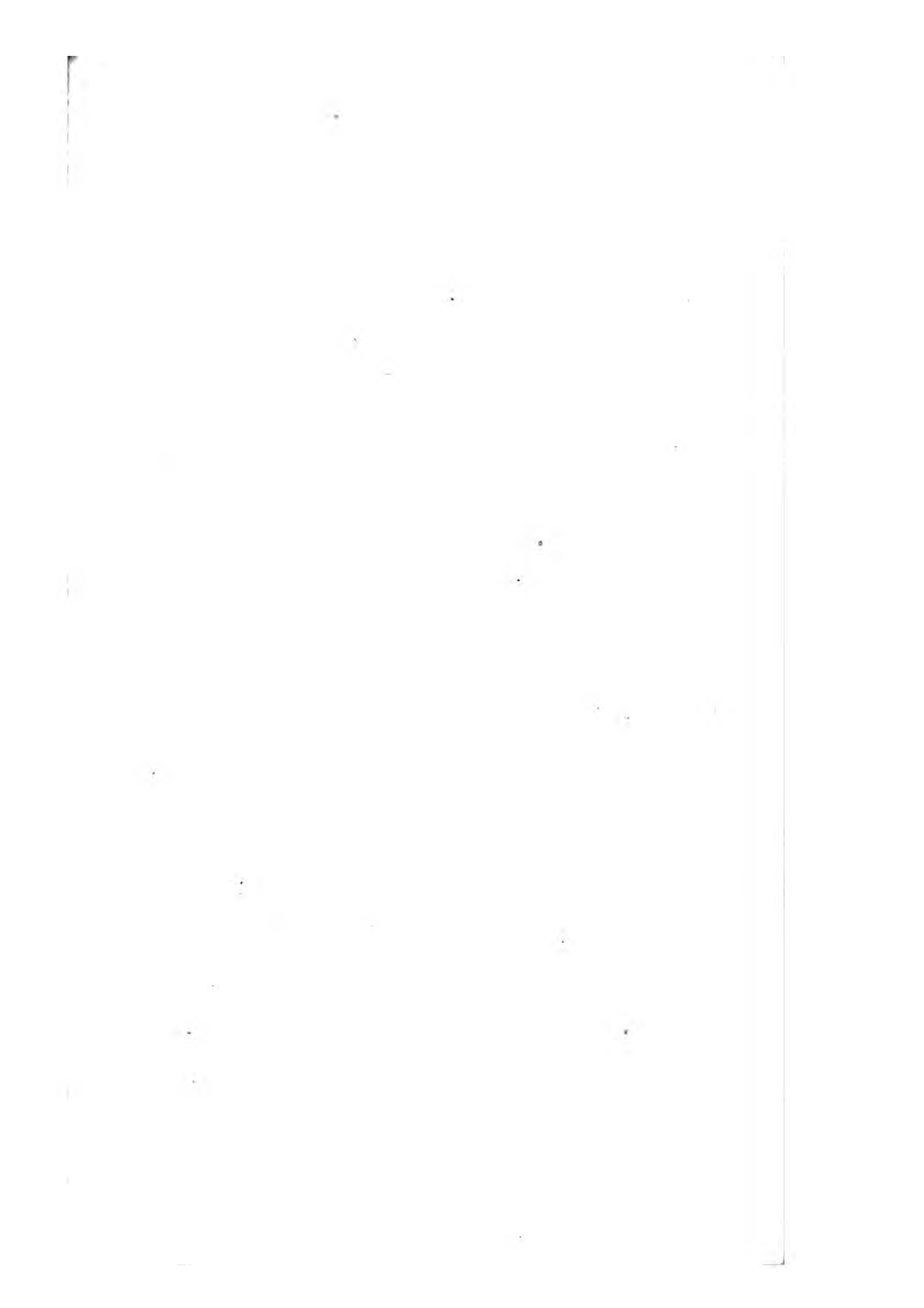
Du trône où des festons brodés de diamants
Pendent aux angles droits en clairs rayonnements.
Sur les degrés de nacre où la perle étincelle
La pourpre en plis soyeux se déploie et ruisselle ;
Et mille kchatryas, grands, belliqueux, armés,
Tiennent du pavillon tous les abords fermés.
En face, fait de pierre et de forme cubique,
L'autel est préparé selon le rite antique,
Surmonté d'un pilier d'airain et d'un bœuf blanc
Aux quatre cornes d'or. D'un accent grave et lent,
Le Brahmane qui doit égorger la victime
Murmure du Sama la formule sublime,
Et les prêtres courbés récitent tour à tour
Cent prières du Rig, cent versets du Yadjour.
Et dans la plaine immense un peuple infini roule
Comme les flots. Le sol tremble au poids de la foule.

Les hommes au sang pur, au corps blanc, aux yeux fiers,
Qui vivent sur les monts et sur le bord des mers,
Et tendent l'arc guerrier avec des mains robustes ;
Et la race au front noir, maudite des dieux justes ,
Dévouée aux Rakças et qui hante les bois ;
Tous pour le sacrifice accourent à la fois ,
Et font monter au ciel, d'une voix éclatante,
Les clameurs de la joie et d'une longue attente.

Les cymbales de cuivre et la conque aux bruits sourds,
Et la vina perçante et les rauques tambours
Vibrant, grondant, sifflant, résonnent dans la plaine ,
Et les peuples muets retiennent leur haleine.
C'est l'heure. Le Brahmane élève au ciel les bras ,
Et la victime offerte avance pas à pas.

Le jeune homme au front ceint de lotus, calme et pâle,
Monte sans hésiter sur la pierre fatale;
Tous ses membres roidis sont liés au poteau,
Et le prêtre en son sein va plonger le couteau.
Alors il se souvient des paroles du sage :
Il prie Indra qui siège et gronde dans l'orage,
Et sept fois, l'hymne saint que tous disent en chœur,
Fait hésiter le fer qui doit percer son cœur.
Tout à coup, des sommets du ciel plein de lumière,
La foudre inattendue éclate sur la pierre;
L'airain du pilier fond en ruisseaux embrasés;
Çunacépa bondit, ses liens sont brisés;
Il est libre ! A travers la foule épouvantée,
Il fuit comme la flèche à son but emportée.
Aussitôt le soleil rayonne, et sur le flanc
Un étalon fougueux, dont tout le poil est blanc,

Tombe, les pieds liés, hennit, et le Brahmane
Offre son sang au dieu de qui la foudre émane.



VII

O rayon de soleil égaré dans nos nuits,
O bonheur! le moment est rapide où tu luis,
Et quand l'illusion qui t'a créé t'entraîne,
Un plus amer souci consume l'âme humaine;

Mais quels pleurs répandus, quel mal immérité,
Peuvent payer jamais ta brève volupté!

L'air sonore était frais et plein d'odeurs divines.
Les bengalis au bec de pourpre, aux ailes fines,
Et les verts colibris et les perroquets bleus,
Et l'oiseau diamant, flèche au vol merveilleux,
Dans les buissons dorés, sur les figuiers superbes,
Passaient, sifflaient, chantaient. Au sein des grandes herbes
Un murmure joyeux s'exhalait des halliers;
Autour du miel des fleurs, les essaims familiers,
Délaissant les vieux troncs aux ruches pacifiques,
S'empressaient; et partout, sous les cieux magnifiques,
Avec l'arome vif et pénétrant des bois,
Montait un chant immense et paisible à la fois.

Sur son cœur enivré pressant sa bien-aimée,
Réchauffant de baisers sa lèvre parfumée,
Çunacépa sentait, en un rêve enchanté,
Déborder le torrent de sa félicité!
Et Çanta l'enchaînait d'une invincible étreinte;
Et rien n'interrompait, durant cette heure sainte
Où le temps n'a plus d'aile, où la vie est un jour,
Le silence divin et les pleurs de l'amour.

III

ODES ANACRÉONTIQUES.



III

ODES ANACRÉONTIQUES.

I

LES LIBATIONS.

Sur le myrte frais et l'herbe des bois,
Au rythme amoureux du mode ionique,
Mollement couché, j'assouplis ma voix.
Éros, sur son cou nouant sa tunique,

Emplit en riant, échanton joyeux,
Ma coupe d'onyx d'un flot de vin vieux.
La vie est d'un jour sous le ciel antique,
C'est un char qui roule au stade olympique :
Buvons, couronnés d'hyacinthe en fleurs !
A quoi bon verser les liqueurs divines
Sur le marbre inerte où sont nos ruines,
Ce peu de poussière insensible aux pleurs ?
Assez tôt viendront les heures cruelles,
O ma bien-aimée, et la grande Nuit
Où nous conduirons, dans l'hadès sans bruit,
La danse des morts sur les asphodèles !

II

LA COUPE.

Prends ce bloc d'argent, adroit ciseleur.
N'en fais point surtout d'arme belliqueuse,
Mais bien une coupe élargie et creuse
Où le vin ruisselle et semble meilleur.

Ne grave à l'entour Bouvier ni Pléiades,
Mais le chœur joyeux des belles Ménades,
Et l'or des raisins chers à l'œil ravi ;
Et la verte vigne et la cuve ronde
Où les vendangeurs foulent à l'envi
De leurs pieds pourprés la grappe féconde.
Que j'y voie encore Évoë vainqueur,
Aphrodite, Éros et les hyménées,
Et sous les grands bois les vierges menées
La verveine au front et l'amour au cœur !

III

LA TIGE D'ŒILLET.

Eros m'a frappé d'une tige molle
D'œillets odorants récemment cueillis :
Il fuit à travers les sombres taillis,
A travers les prés il m'entraîne et vole.

Sans une onde vive où me ranimer,
Je le suis, je cours dès l'aube vermeille ;
Mes yeux sont déjà près de se fermer,
Je meurs ; mais le dieu me dit à l'oreille :
Oh ! le faible cœur qui ne peut aimer !

IV

LE SOUHAIT.

Du roi Phrygien la fille rebelle
Fut en noir rocher changée autrefois;
La fière Procné devint hirondelle,
Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.

Pour moi, que ne suis-je, ô chère maitresse,
Le miroir heureux de te contempler,
Le lin qui te voile et qui te caresse,
L'eau que sur ton corps le bain fait rouler ;
Le réseau charmant qui contient et presse
Le ferme contour de ton jeune sein ;
La perle, ornement de ton col que j'aime,
Ton parfum choisi, ta sandale même,
Pour être foulé de ton pied divin !

V

LA CAVALE.

O jeune cavale, au regard farouche,
Qui cours dans les prés d'herbe grasse emplis,
L'écume de neige argente ta bouche,
La sueur ruisselle à tes flancs polis.

Vigoureuse enfant des plaines de Thrace ,
Tu hennis au bord du fleuve mouvant,
Tu fuis, tu bondis, la crinière au vent :
Les daims auraient peine à suivre ta trace.
Mais bientôt, ployant sur tes jarrets forts,
Au hardi dompteur vainement rebelle,
Tu te soumettras, humble et non moins belle,
Et tes blanches dents rongeront le mors !

VI

LE PORTRAIT.

Toi que Rhode entière a couronné roi
Du bel art de peindre, artiste, entends-moi.
Fais ma bien-aimée et sa tresse noire
Où la violette a mis son parfum,

Et l'arc délié de ce sourcil brun
Qui se courbe et fuit sous un front d'ivoire.
Surtout, Rhodien, que son œil soit bleu
Comme l'onde amère et profond comme elle;
Qu'il charme à la fois et qu'il étincelle,
Plein de volupté, de grâce et de feu !
Fais sa joue en fleur et sa bouche rose,
Et que le Désir y vole et s'y pose !
Pour mieux soutenir le carquois d'Éros,
Que le cou soit ferme et l'épaule ronde ;
Qu'une pourpre fine, agrafée au dos,
Flottante, et parfois entr'ouverte, inonde
Son beau corps plus blanc que le pur Paros ;
Et sur ses pieds nus aux lignes si belles
Adroit Rhodien, entrelace encor
Les nœuds assouplis du cothurne d'or,
Comme tu ferais pour les Immortelles !

VII

L'ABEILLE.

Sur le vert Hymette, Éros, un matin,
Dérobat du miel à la ruche attique ;
Mais voyant le Dieu faire son butin,
Une prompte abeille accourt et le pique.

L'enfant tout en pleurs, le Dieu maladroit,
S'enfuit aussitôt, souffle sur son doigt,
Et jusqu'à Cypris vole à tire d'aile,
Oubliant son arc, rouge et courroucé :
— Ma mère, un petit serpent m'a blessé
Méchamment, dit-il, de sa dent cruelle.
Tel se plaint Éros, et Cypris en rit :
— Tu blesses aussi, mais nul n'en guérit !

VIII

LA CIGALE.

O cigale, née avec les beaux jours,
Sur les verts rameaux dès l'aube posée,
Contente de boire un peu de rosée,
Et, telle qu'un roi, tu chantes toujours!

Innocente à tous, paisible et sans ruses,
Le gai laboureur, du chêne abrité,
T'écoute de loin annoncer l'été;
Apollon t'honore autant que les Muses,
Et Zeus t'a donné l'immortalité!
Salut, sage enfant de la terre antique,
Dont le chant invite à clore les yeux,
Et qui, sous l'ardeur du soleil attique
N'ayant chair ni sang, vis semblable aux dieux !

IX

LA ROSE.

Je dirai la rose aux plis gracieux.

La rose est le souffle embaumé des dieux ,

Le plus cher souci des Muses divines.

Je dirai ta gloire, ô charme des yeux,

O fleur de Cypris, reine des collines !
Tu t'épanouis entre les beaux doigts
De l'Aube écartant les ombres moroses ;
L'air bleu devient rose et roses les bois ;
La bouche et le sein des nymphes sont roses !
Heureuse la vierge aux bras arrondis
Qui dans les halliers humides te cueille !
Heureux le front jeune où tu resplendis !
Heureuse la coupe où nage ta feuille !
Ruisselante encor du flot paternel,
Quand de la mer bleue Aphrodite éclore
Étincela nue aux clartés du ciel,
La Terre jalouse enfanta la rose ;
Et l'Olympe entier, d'amour transporté,
Salua la fleur avec la Beauté !

IV

LE VASE.

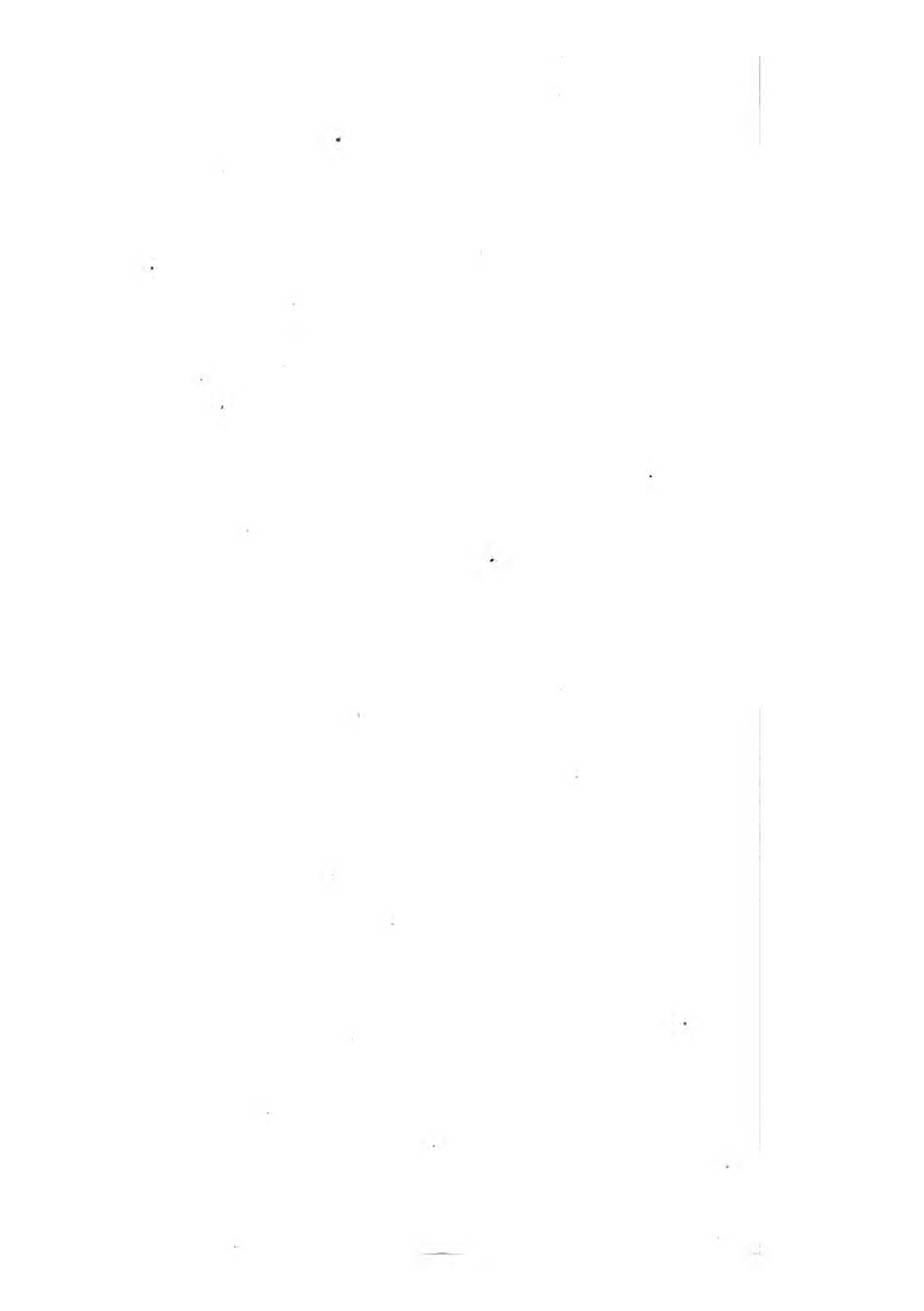
LE VASE.

Reçois, pasteur des boucs et des chèvres frugales,
Ce vase enduit de cire, aux deux anses égales.

Avec l'odeur du bois récemment ciselé,
Le long du bord serpente un lierre entremêlé
D'hélichryse aux fruits d'or. Une main ferme et fine
A sculpté ce beau corps de femme, œuvre divine,
Qui du péplos ornée, et le front ceint de fleurs,
Se rit du vain amour des amants querelleurs.
Sur ce roc où le pied parmi les algues glisse,
Traînant un long filet vers la mer glauque et lisse,
Un pêcheur vient en hâte, et bien que vieux et lent,
Ses muscles sont gonflés d'un effort violent.
Une vigne, non loin, lourde de grappes mûres,
Ploie. Un jeune garçon, assis sous les ramures,
La garde. Deux renards arrivent de côté
Et mangent le raisin par la pampre abrité;
Tandis que l'enfant tresse, avec deux pailles frêles
Et des brins de jonc vert, un piège à sauterelles.

Enfin, autour du vase et du socle dorien
Se déploie en tous sens l'acanthé corinthien.

J'ai reçu ce chef-d'œuvre, au prix, et non sans peine,
D'un grand fromage frais et d'une chèvre pleine.
Il est à toi, berger, dont les chants sont plus doux
Qu'une figue d'Ægile, et rendent Pan jaloux.



V

PHIDYLÉ.

PHIDYLÉ.

A N. Mille.

Somno mollior herba.

VIRGILIUS.

L'herbe est molle au sommeil sous les frais peupliers ,
Aux pentes des sources moussues
Qui, dans les prés en fleur germant par mille issues ,
Se perdent sous les noirs halliers.

Repose, ô Phidylé : Midi sur les feuillages

Rayonne, et t'invite au sommeil.

Par le trèfle et le thym, seules, en plein soleil,

Chantent les abeilles volages.

Un chaud parfum circule aux détours des sentiers;

La rouge fleur des blés s'incline;

Et les oiseaux, rasant de l'aile la colline,

Cherchent l'ombre des églantiers.

Les taillis sont muets; le daim, par les clairières,

Devant les meutes en abois

Ne bondit plus : Diane, assise au fond des bois,

Polit ses flèches meurtrières.

Dors en paix, belle enfant aux rires ingénus,
Aux nymphes agrestes pareille !
De ta bouche au miel pur j'écarterai l'abeille,
Je garantirai tes pieds nus.

Laisse sur ton épaule et ses formes divines,
Comme un or fluide et léger,
Sous mon souffle amoureux courir et voltiger
L'épaisseur de tes tresses fines !

Sans troubler ton repos, sur tont front transparent
Libre des souples bandelettes,
J'unirai l'hyacinthe aux pâles violettes,
Et la rose au myrte odorant.

Belle comme Érycine aux jardins de Sicile,
Et plus chère à mon cœur jaloux,
Repose! et j'emplirai du souffle le plus doux
La flûte à mes lèvres docile.

Je charmerai les bois, ô blanche Phidylé,
De ta louange familière;
Et les Nymphes, au seuil de leurs grottes de lierre,
En pâleront, le cœur troublé.

Mais quand l'Astre, incliné sur sa courbe éclatante,
Verra ses ardeurs s'apaiser,
Que ton plus beau sourire et ton meilleur baiser
Me récompensent de l'attente!

VI

FULTUS HYACINTHO.



FULTUS HYACINTHO.

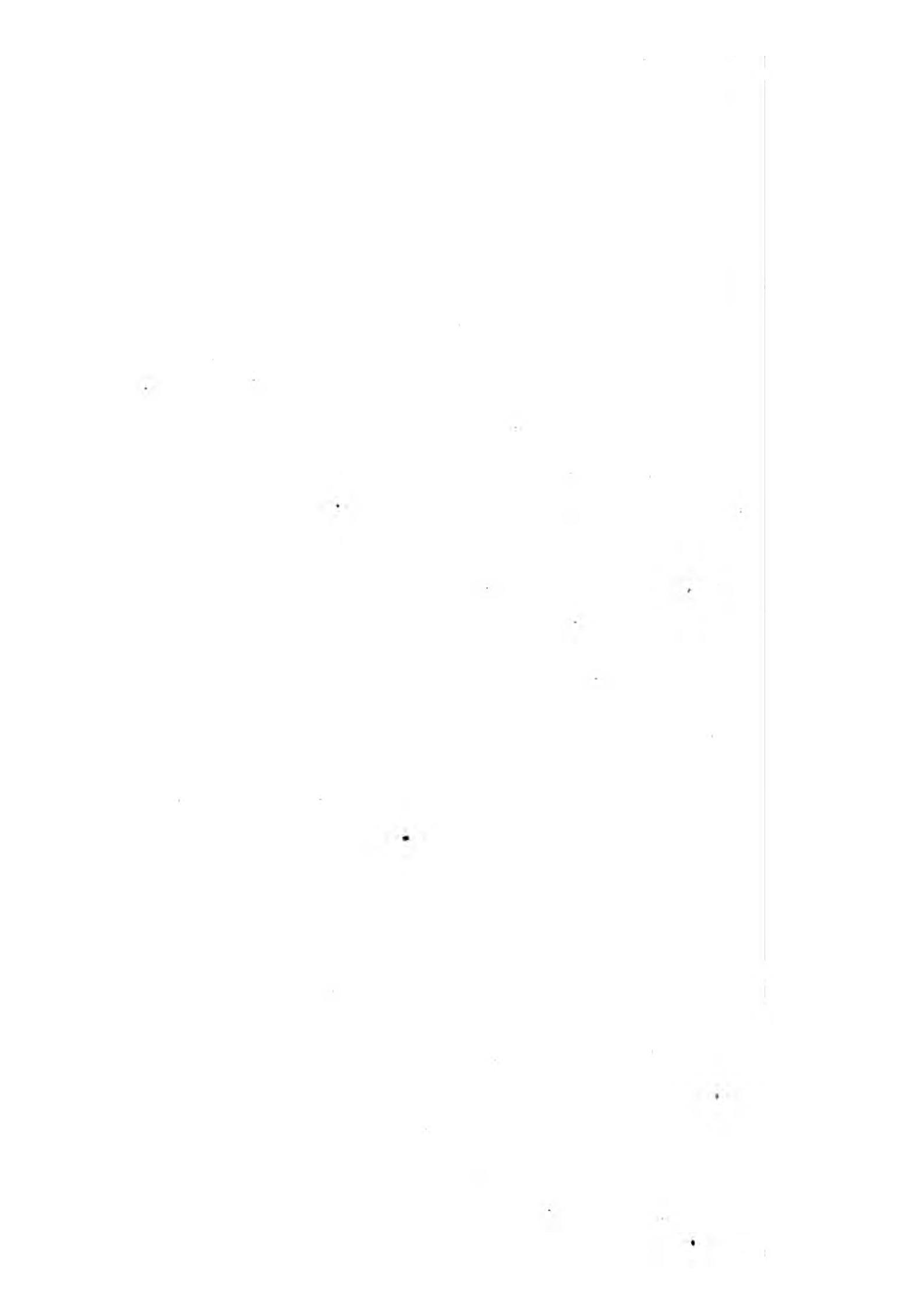
A PROSPER HUET.

C'est le roi de la plaine et des gras pâturages,
Plein d'une force lente, à travers les herbages,
Il guide en mugissant ses compagnons pourprés
Et s'enivre à loisir de la verdure des prés.

Tel que Zeus, sur les mers portant la vierge Europe,
Une blancheur sans tache en entier l'enveloppe.
Sa corne est fine, aux bouts recourbés et polis;
Ses fanons florissants abondent à grands plis;
Une écume d'argent tombe à flots de sa bouche.
Et de longs poils épars couvrent son œil farouche.
Il pait jusques à l'heure où, du zénith brûlant,
Midi plane, immobile, et lui chauffe le flanc.
Alors des saules verts l'ombre discrète et douce
Lui fait un large lit d'hyacinthe et de mousse,
Et couché comme un dieu près du fleuve endormi,
Pacifique, il rumine et clôt l'œil à demi.

VII

LES ASCÈTES.



LES ASCÈTES.

A Jobbé-Duval.

I

Depuis qu'au joug de fer blanche esclave enchaînée,
La Grèce avait fini sa belle destinée
Et qu'un dernier soupir, un souffle harmonieux
Avait mêlé son ombre aux ombres de ses dieux,

Le César, dévoré d'une soif éternelle,
Tarissait le lait pur de l'antique Cybèle.
Pâle, la main sanglante et le cœur plein d'ennuis,
D'une vague terreur troublant ses longues nuits,
Il écoutait, couché sur la pourpre romaine,
Dans un sombre concert gémir la race humaine ;
Et, tandis que la Louve aux mamelles d'airain
Dormait, le dos ployé sous son pied souverain,
Il affamait, hâtant les jours expiatoires,
Les lions de l'Atlas au fond des vomitoires.
Inépuisable mer, du sommet des sept monts,
Couvrant l'empire entier de ses impurs limons,
Nue, horrible, traînant ses voluptés banales,
La débauche menait les grandes saturnales ;
Car c'était l'heure sombre où le vieil univers,
Ne pouvant oublier son opprobre et ses fers,

Gisait, sans Dieu, sans force, et fatigué de vivre,
Comme un lâche qui craint de mourir et s'enivre.
Et c'est alors, plus haut que l'orgie aux bruits sourds
Qu'on entendit monter l'appel des nouveaux jours,
Cri d'allégresse et cri d'angoisse, voix terrible
D'amour désespéré vers le monde invisible.

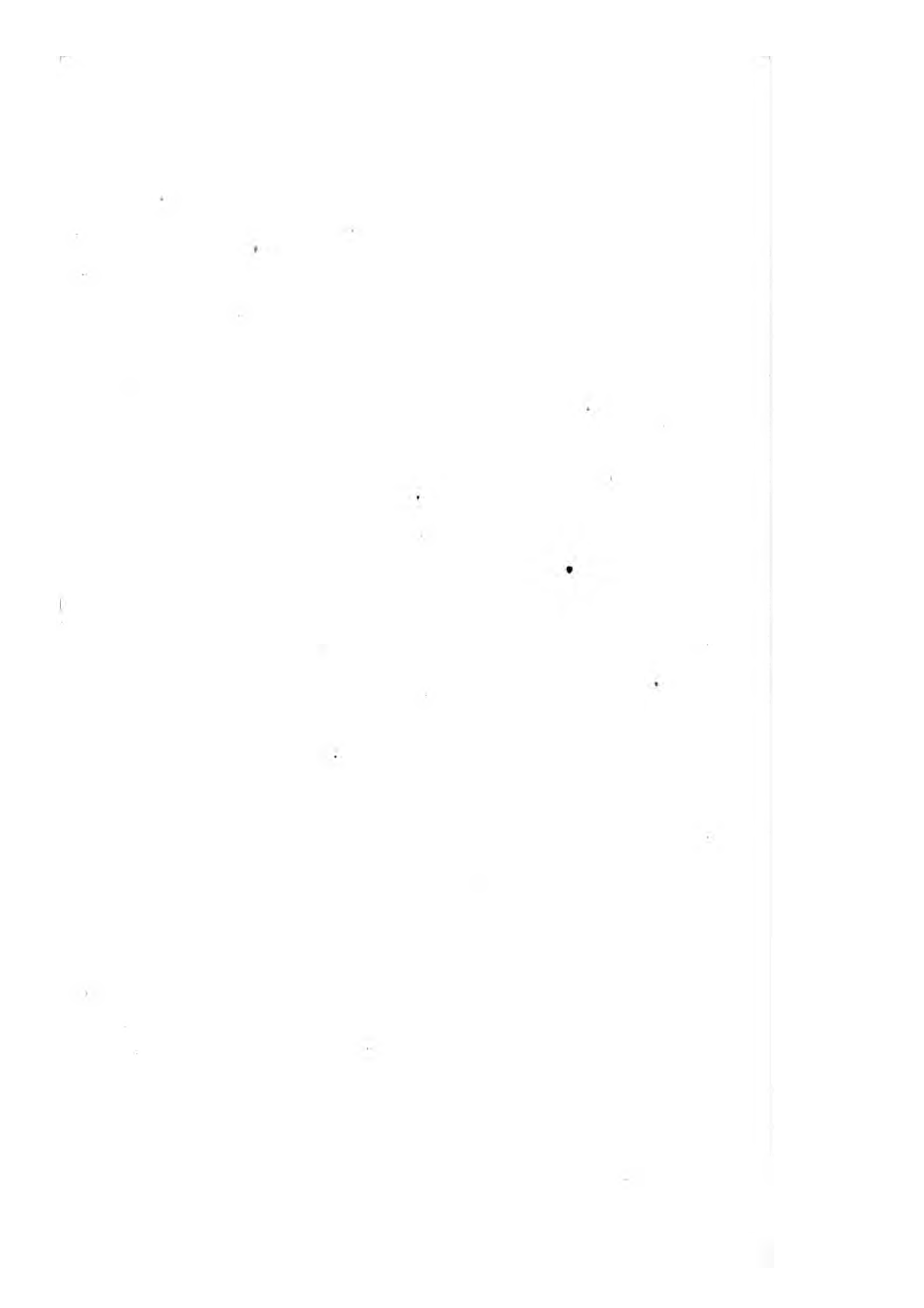


II

Les bruits du siècle ont-ils étouffé votre voix,
Seigneur ! jusques à quand resterez-vous en croix ?
En vain vous avez bu l'amertume et la lie :
Le monde se complait dans sa vieille folie .

Et s'attarde en chantant aux pieds de ses dieux morts.
Au désert, au désert, les sages et les forts!
Au désert, au désert, ceux que l'Esprit convie,
Ceux qu'à longtemps battus l'orage de la vie,
Ceux que l'impie enivre à ses coupes de feu,
Ceux qui dormaient hier dans le sein de leur Dieu.
Au désert, au désert, les hommes et les femmes!
Étouffons dans nos cœurs les voluptés infâmes,
Vers la gloire des cieux éternels déployons
L'extase aux ailes d'or sous la dent des lions.
Multipliez en nous vos douleurs adorables,
Seigneur ! que nous soyions errants et misérables,
Qu'un soleil dévorant consume notre chair !
Le mépris nous est doux, l'outrage nous est cher,
Pourvu que, gravissant la cime du supplice
Nous puissions jusqu'au bout tarir votre calice,

Et tout chargés d'opprobre et couronnés d'affronts,
D'une épine sanglante auréoler nos fronts !
O morne solitude, ô grande mer de sables,
Assouvis nos regards de choses périssables,
Balaie à tous les vents les vieilles vanités,
La poussière sans nom des dieux et des cités ;
Et pour nous arracher à la matière immonde,
Ouvre ton sein de flamme aux transfuges du monde !
Fuyons ! voici venir le jour mystérieux
Où, comme un peu de cendre aux quatre vents des cieux,
La terre s'en ira dans l'espace sublime.
Oh ! combien rouleront par le brûlant abîme !
Mais l'Ange par nos noms nous appellera tous,
Et la face de Dieu resplendira pour nous !



III

O rêveurs, ô martyrs, vaillantes créatures,
Qui, dans l'effort sacré de vos nobles natures,
Poussiez vers l'idéal un sanglot éternel,
Je vous salue, amants désespérés du ciel !

Vous disiez vrai : le cœur de l'homme est mort et vide,
Et la terre maudite est comme un champ aride
Où la ronce inféconde, et qu'on arrache en vain,
Dans le sillon qui brûle étouffe le bon grain.
Vous disiez vrai : la vie est un mal éphémère ;
Et la femme bien plus que la tombe est amère !
Aussi, loin des cités aux bruits tumultueux,
Avec le crucifix et le bâton noueux,
Et du nimbe promis illuminant vos têtes,
Vous fuyiez vers la mort, pâles anachorètes !
Pour que nul œil humain ne vous revît jamais
Vous montiez çà et là sur d'inféconds sommets,
Et confiant votre âme aux souffles des orages,
Laissez dormir vos os dans les antres sauvages.
Ou parfois, en songeant, sur le sable embrasé,
Que tout lien charnel ne s'était pas brisé,

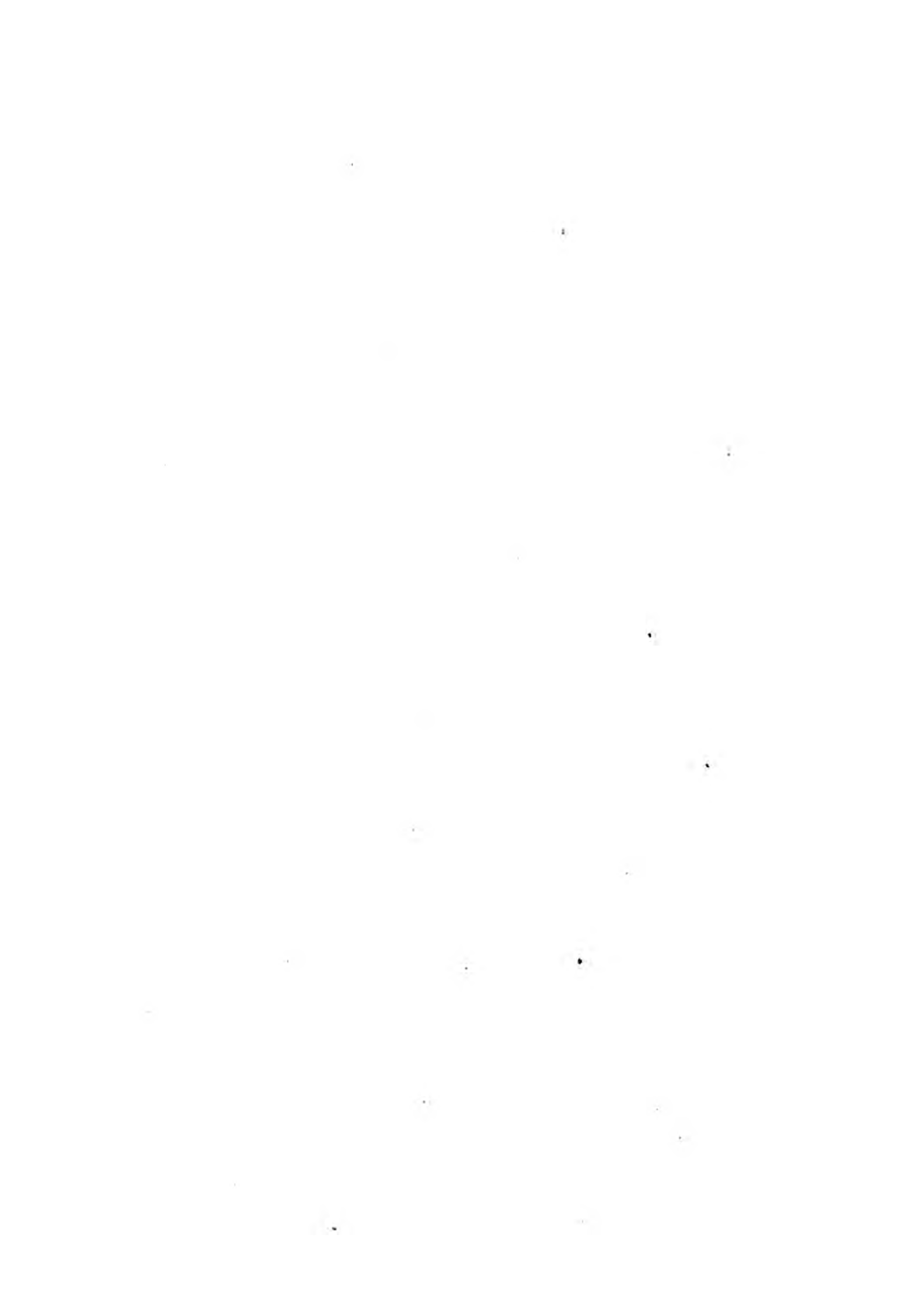
Que le siècle quitté recevait vos hommages,
Qu'un tourbillon lointain de vivantes images
D'un monde trop aimé repeuplait votre cœur,
Que le ciel reculait, que l'homme était vainqueur !
Troublant de vos sanglots l'implacable étendue,
Vous déchiriez vos flancs d'une main éperdue,
Vous rougissiez le sol du sang des repentirs ;
Et le désert, blanchi d'ossements de martyrs,
Écoutant ses lions remuer vos reliques,
S'emplissait dans la nuit de visions bibliques.

Et maintenant, ô morts, le supplice achevé,
Goûtez-vous le bonheur que vous aviez rêvé ?
Le Maître a-t-il tenu sa promesse éternelle ?
Et votre âme, en brisant l'enveloppe mortelle,

Comme un rayon léger qui remonte au ciel bleu,
S'est-elle réunie à la splendeur de Dieu ?
Nul ne sait; mais qu'importe, ô race magnanime,
Qu'importe le réveil ! Le songe était sublime.

VIII

LES JUNGLES.



LES JUNGLES.

A Louis Ménard.

Sous l'herbe haute et sèche où le naja vermeil
Dans sa spirale d'or se déroule au soleil,
La bête formidable, habitante des jungles,
S'endort, le ventre en l'air, et dilatant les ongles.

De son mufle marbré qui s'ouvre un souffle ardent
Fume; la langue rude et rose va pendant;
Et sur l'épais poitrail chaud comme une fournaise,
Passe par intervalle un frémissement d'aise.
Toute rumeur s'éteint autour de son repos :
La panthère aux aguets rampe en arquant le dos;
Le python musculeux aux écailles d'agate,
Sous les nopals aigus glisse sa tête plate;
Et dans l'air où son vol en cercle a flamboyé,
La cantharide vibre autour du roi rayé.
Lui, baigné par la flamme et remuant la queue,
Il dort tout un soleil sous l'immensité bleue.

Mais l'ombre en nappe noire à l'horizon descend;
La fraîcheur de la nuit a refroidi son sang;

Le vent passe au sommet des herbes; il s'éveille,
Jette un morne regard au loin, et tend l'oreille.
Le désert est muet. Vers les cours d'eau cachés
Où fleurit le lotus sous les bambous penchés,
Il n'entend point bondir les daims aux jambes grêles,
Ni le troupeau léger des nocturnes gazelles.
Le frisson de la faim creuse son maigre flanc :
Hérissé, sur soi-même il tourne en grommelant;
Contre le sol rugueux il s'étire et se traîne,
Flaire l'étroit sentier qui conduit à la plaine,
Et se levant dans l'herbe avec un bâillement,
Au travers de la nuit miaule tristement.

IX

LES HURLEURS.

LES HURLEURS.

A. A. Jacquemart.

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,
La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux ;
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémissement.
Nul astre ne luisait dans l'immensité nue :
Seule, la lune pâle, en écartant la nue,
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
Elle laissait tomber de son orbe glacé
Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au nord, sous les cieux étouffants,
L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
Affamait ses lions dans le sable qui fume,
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride aux odeurs insalubres,
Parmi des ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échine
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir;
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

X

LES ÉLÉPHANTS.

LES ÉLÉPHANTS.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs;
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes ,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine ;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
Et creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume,
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme ;
Où, blanchis par la lune, et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

XI

LE DÉSERT.

LE DÉSERT.

A Madame L. C.

Quand le Bédouin qui va de l'Horeb en Syrie,
Lie au tronc du dattier sa cavale amaigrie,
Et sous l'ombre poudreuse où sèche le fruit mort,
Dans son rude manteau s'enveloppe et s'endort ;

Revoit-il, faisant trêve aux ardues fatigues,
La lointaine oasis où rougissent les figues,
Et l'étroite vallée où campe sa tribu,
Et la source courante où ses lèvres ont bu,
Et les brebis bêlant, et les bœufs à leurs crèches,
Et les femmes causant près des citernes fraîches;
Ou sur le sable, en rond, les chameliers assis,
Aux lueurs de la lune écoutant les récits ?
Non ! par de là le cours des heures éphémères,
Son âme est en voyage au pays des chimères;
Il rêve qu'Alborak, le cheval glorieux,
L'emporte en hennissant dans la hauteur des cieux ;
Il tressaille, et croit voir, par les nuits enflammées,
Les filles du Djennet à ses côtés pâchées.
De leurs cheveux plus noirs que la nuit de l'enfer
Monte un âpre parfum qui lui brûle la chair ;

Il crie, il veut saisir, presser sur sa poitrine,
Entre ses bras tendus sa vision divine ;
Mais sur la dune au loin le chacal a hurlé,
Sa cavale piétine et son rêve est troublé.
Plus de Djennet, partout la flamme et le silence,
Et le grand ciel cuivré sur l'étendue immense.

Dans sa halte d'un jour, sous l'arbre desséché,
Tout rêveur, haletant de vivre, s'est couché,
Et comme le Bédouin, ployé de lassitude,
A dormi ton sommeil, ô morne solitude !
Oublieux de la terre, et d'un cœur irrité,
Il veut saisir l'amour dans son éternité ;
Et toujours il renaît à la vie inféconde
Pâle et désespéré dans le désert du monde.



XII

LE RUNOÏA.

POËME.

LE RUNOÏA.

POÈME.

Chassée en tourbillons du pôle solitaire,
La neige primitive enveloppe la terre;
Livide, et s'endormant de l'éternel sommeil,
Dans la divine mer s'est noyé le soleil.

A travers les pins blancs qu'il secoue et qu'il ploie
Le vent gronde. La pluie aux grains de fer tournoie
Et disperse, le long des flots amoncelés,
De grands troupeaux de loups hurlants et flagellés.
Seule, immobile au sein des solitudes mornes,
Pareille au sombre Ymer évoqué par les Nornes,
Muette dans l'orage, inébranlable aux vents,
Et la tête plongée aux nuages mouvants,
Sur le cap nébuleux, sur le haut promontoire,
La tour du Runoïa se dresse toute noire :
Noire comme la nuit, haute comme les monts,
Et tournée à la fois vers les quatre horizons.

Mille torches pourtant flambent autour des salles,
Et nul souffle n'émeut leurs flammes colossales.

Des ours d'or accroupis portent de lourds piliers
Où pendent les grands arcs, les pieux, les boucliers,
Les carquois hérissés de traits aux longues penes,
Des peaux de loups géants et des rameaux de rennes;
Et là, mille chasseurs, assis confusément,
Versent des cruches d'or l'hydromel écumant.
Les Runoïas dans l'ombre allumant leur paupière,
Se courbent haletants sur les harpes de pierre :
Les antiques récits se déroulent en chœur,
Et le sang des aïeux remonte dans leur cœur.
Mais le vieux roi du nord à la barbe de neige
Reste silencieux et pensif sur son siège.
Un éternel souci ride le front du Dieu :
Il couvre de Runas la peau d'un serpent bleu,
Et rêve inattentif aux hymnes héroïques.
Un réseau d'or le ceint de ses anneaux magiques;

Sa cuirasse est d'argent, sa tunique est de fer;
Ses yeux ont le reflet azuré de la mer.
Après du dieu, debout dans sa morne attitude,
Est le guerrier muet qu'on nomme Inquiétude.

LES RUNOÏAS.

Où sont les héros morts, rois de la haute mer,
Qui heurtaient le flot lourd du choc des nefes solides?
Ils ne sentiront plus l'âpre vent de l'hiver
Et la grêle meurtrir leurs faces intrépides.
O guerriers énervés qui chassez par les monts
Les grands élans rameux source de l'abondance,
Vos pères sont couchés dans les épais limons :
Leur suaire est d'écume et leur tombe est immense.

LES CHASSEURS.

La paix est sur la terre. Il nous faut replier
La voile pourpre autour des mâts chargés d'entraves,
Et pendre aux murs les pieux, l'arc et le bouclier.
Runoïas ! le repos est nécessaire aux braves.
Nos glaives sont rouillés, nos navires sont vieux ;
L'or des peuples vaincus encombre nos demeures :
Pour mieux jouir des biens conquis par nos aïeux,
Pussions-nous ralentir le cours des prompts heures !

LES RUNOÏAS.

Écoutez vos enfants, guerriers des jours anciens !
La hache du combat pèse à leurs mains débiles :

Comme de maigres loups ils dévorent vos biens,
Et le sang est tari dans leurs veines stériles.
Mais non, dormez ! Mieux vaut votre cercueil mouvant,
Votre lit d'algue au sein de la mer soulevée ;
Mieux vaut l'hymne orageux qui roule avec le vent,
Que d'entendre et de voir votre race énervée !
Mangez, buvez, enfants dégénérés des forts,
Race sans gloire ! Et vous, comme l'acier trempées,
Ames de nos aïeux, essaimez de noirs remords,
Saluez à jamais le siècle des épées !

LES CHASSEURS.

Nous partirons demain, joyeux et l'arc au dos ;
Nous forcerons les cerfs paissant les mousses rudes ;
Et vers la nuit, courbés sous d'abondants fardeaux,

Nous reviendrons en paix du fond des solitudes.
Les filles aux yeux clairs plus doux que le matin,
De leur pied rose et nu, promptes comme le renne,
Accourent sur la neige, et pour le gras festin
Feront jaillir le feu sous les broches de frêne.
L'hydromel écumeux déborde aux cruches d'or :
Laissons chanter l'ivresse et se rouiller les glaives,
Et l'orage éternel qui nous épargne encor
Avec les vains labeurs emporter les vieux rêves !

LE RUNOÏA.

Runoïas ! le soleil suprême est-il levé ?
A-t-il rougi le ciel le jour que j'ai rêvé ?
Avez-vous entendu la vieille au doigt magique
Frapper l'heure et l'instant sur le tambour runique ?

L'aigle a-t-il délaissé le faite de la tour ?

Répondez, mes enfants, avez-vous vu le jour ?

LES RUNOÏAS.

Vieillard de Karjala, la nuit est noire encore,

Et le cap nébuleux n'a point revu l'aurore.

LE RUNOÏA.

Il vient ! il a franchi l'épaisseur de nos bois ;

Le fleuve aux glaçons bleus fond et chante à sa voix ;

Les grands loups de Pohja, gémissant de tendresse,

Ont clos leurs yeux sanglants sous sa douce caresse.

Le cheval aux crins noirs, l'étalon carnassier

Dont les pieds sont d'airain, dont les dents sont d'acier,

Qui rue et qui hennit dans les steppes divines,
Reçoit le mors dompteur de ses mains enfantines.

LES RUNOÏAS.

Éternel Runoïa, qu'as-tu vu dans la nuit ?
L'ombre immense du ciel roule, pleine de bruit,
A travers les forêts par le vent secouées ;
La neige en tourbillons durcit dans les nuées.

LE RUNOÏA.

Mes fils, je vois venir le roi des derniers temps,
Faible et rose, couvert de langes éclatants.
L'étroit cercle de feu qui ceint ses tempes nues
Comme un rayon d'été perce les noires nues ;

Il sourit à la mer furieuse, et les flots
Courbent leur dos d'écume et calment leurs sanglots.
Les raffales de fer qui brisent les ramures
Et des aigles marins rompent les envergures,
N'osent sur son cou frêle effleurer ses cheveux,
Et l'aube d'un grand jour jaillit de ses yeux bleus !

LES CHASSEURS.

La vieille de Pohja, la reine des sorcières,
A ri dans ton oreille et brûlé tes paupières,
Vieillard de Karjala, roi des hautes forêts !
Comme le cerf dompté qui brame dans les rets,
Tu gémis, enlacé d'enchantements magiques.
Père des Runoïas, dieu des races antiques,
Vois ! nous chantons, puisant l'oubli des jours mauvais

Dans les flots enivrants de l'hydromel épais.
Imite-nous, ô chef des sacrés promontoires,
Et buvons sans pâlir aux temps expiatoires.

LE RUNOÏA.

Ils sont venus ! Mes fils ont outragé mon nom !
Quand sur l'enclume d'or, l'éternel forgeron,
Ilmarinenn eut fait le couvercle du monde,
La tente d'acier pur étincelante et ronde,
Et du marteau divin fixé dans l'air vermeil
Les étoiles d'argent, la lune et le soleil ;
Voyant le feu jaillir de la forge splendide,
J'ai dit que le travail était bon et solide.
J'ai menti. L'ouvrier fit mal. Il valait mieux
Dans le brouillard glacé laisser dormir les cieux.

Quand de l'œuf primitif j'eus fait sortir les germes,
Battre la mer houleuse et monter les caps fermes,
Gronder les ours, hurler les loups, bondir les cerfs,
Et verdir les bouleaux sur le sein des déserts;
J'ai vu que mieux valaient le vide et le silence.
Quand j'eus conçu l'enfant de ma toute-puissance,
L'homme, le roi du monde et le sang de ma chair,
Son crâne fut de plomb et son cœur fut de fer.
J'en jure les Runas, ma couronne et mon glaive,
J'ai mal songé le monde et l'homme dans mon rêve!

La porte aux ais de fer, aux trois barres d'airain,
Sur ses gonds ébranlés roule et s'ouvre soudain;
Une femme, un enfant, dans la salle sonore
Entrent, enveloppés d'une vapeur d'aurore.

Les cheveux hérissés de colère, le roi
Tord la bouche, et frémit sur son siège. L'effroi,
Comme un souffle incertain au noir monceau des nues,
Circule dans la foule en clameurs contenues.

LE RUNOÏA.

Chasseurs d'ours et de loups, debout, ô mes guerriers !
Écrasez cet enfant sous les pieux meurtriers ;
Jetez dans les marais, sous l'onde envenimée,
Ses membres encor chauds, sa tête inanimée...
Et vous, ô Runoïas, enchantez le maudit !

Mais l'Enfant, d'une voix forte et douce, lui dit :

Je suis le dernier né des familles divines,
Le fruit de leur sillon, la fleur de leurs ruines,
L'Enfant tardif, promis au monde déjà vieux,
Qui dormis deux mille ans dans le berceau des dieux,
Et m'éveillant hier sur le fumier rustique.
Fus adoré des rois de l'Ariane antique.
O Runoïa ! courbé du poids de cent hivers,
Qui rêves dans ta tour aux murmures des mers,
Je suis le sacrifice et l'angoisse féconde ;
Je suis l'Agneau chargé des souillures du monde ;
Et je viens apporter à l'homme épouvanté
Le mépris de la vie et de la volupté !
Et l'homme, couronné des fleurs de son ivresse,
Poussera tout à coup un sanglot de détresse ;
Dans sa fête éclatante un éclair aura lui :
La mort et le néant passeront devant lui.

Et les heureux du monde, altérés de souffrance,
Boiront avec mon sang l'éternelle espérance,
Et loin du siècle impur, sur le sable brûlant,
Mourront les yeux tournés vers un gibet sanglant.
Je romprai le lien des cœurs, et sans mesure
J'élargirai dans l'âme une ardente blessure.
La vierge maudira sa grâce et sa beauté;
L'homme se reniera dans sa virilité;
Et les sages, rongés par les doutes suprêmes,
Sur leurs genoux ployés inclinant leurs fronts blêmes,
Honteux d'avoir vécu, honteux d'avoir pensé,
Purifieront au feu leur labeur insensé.
Les siècles écoulés, que l'œil humain pénètre,
Rentreront dans la nuit pour ne jamais renaître.
Je verserai l'oubli sur les Dieux, mes aînés,
Et je prosternerai leurs fronts découronnés,

Parmi les blocs épars de l'orient torride,
 Plus bas que l'herbe vile et la poussière aride ;
 Et pour l'éternité, sous l'eau vive des cieux,
 Le bon grain germera dans le fumier des dieux.
 Maintenant, es-tu prêt à mourir, Roi du Pôle ?
 As-tu noué ta robe autour de ton épaule ,
 Chanté ton chant suprême au monde, et dit adieu
 A ce soleil qui voit le dernier jour d'un dieu ?

LE RUNOÏA.

O neiges, qui tombez du ciel inépuisable,
 Houles des hautes mers qui blanchissez le sable,
 Vents qui tourbillonnez sur les caps, dans les bois,
 Et qui multipliez en lamentables voix,
 Par delà l'horizon des steppes infinies ,

Le retentissement des mornes harmonies !
Montagnes, que mon souffle a fait germer; torrents,
Où s'étanche la soif de mes peuples errants;
Vous, fleuves, échappés des assises polaires,
Qui roulez à grand bruit sous les pins séculaires !
Et vous, vierges, dansant sur la courbe des cieux,
Filles des claires nuits, si belles à mes yeux,
Otawas! qui versez de vos urnes dorées
La rosée et la vie aux plaines altérées !
Et vous, brises du jour, qui bercez les bouleaux,
Vous, îles, qui flottez sur l'écume des eaux ;
Et vous, noirs étalons, ours des gorges profondes,
Loups qui hurlez, élans aux courses vagabondes;
Et vous, brouillards d'hiver, et vous, brèves clartés,
Qui flamboyez une heure au front d'or des étés !
Tous! venez tous, enfants de ma pensée austère,

Forces, grâces, splendeurs du ciel et de la terre ;
Dites-moi si mon cœur est près de se tarir :
Monde que j'ai conçu, dis-moi s'il faut mourir !

L'ENFANT.

La neige que l'orage en lourdes nappes fouette
Sur la côte glacée est à jamais muette.
Les clameurs de la mer ne te diront plus rien.
La nuit est sans oreille, et sur le cap ancien,
Le vent emporte, avec l'écume dispersée,
Comme un écho perdu ta parole insensée.
Les fleuves et les monts n'entendent plus ta voix ;
Tout l'univers, aveugle et stupide à la fois,
Roule comme un cadavre aux steppes de l'espace.
J'ai pris l'âme du monde, et sa force et sa grâce ;

Et pour l'homme et pour toi, triste et vieux dans ta tour,
La nature divine est morte sans retour.

LES RUNOĪAS.

O roi, que tardes-tu ? nos mains sont enchainées
Par des liens plus forts que le poids des années.
Brise l'enchantement qui nous tient asservis,
Et nous écraserons l'Enfant sur le parvis.
O roi, parle ! ou du moins si ta langue est liée,
Médite en ton esprit la science oubliée ;
Et, pour nous arracher à nos doutes amers,
Grave les runas d'or qui règlent l'univers.



L'ENFANT.

Vous ne chanterez plus sur les harpes de pierre,
D'un dieu qui va mourir prêtres désespérés !
Mon souffle a dissipé comme un peu de poussière
Et la science antique et les chants inspirés.
Vous ne charmerez plus les oreilles humaines :
Mon nom leur paraîtra plus vénérable et doux.
Pareils aux bruits mourants des tempêtes lointaines,
Les vieux jours dans l'oubli rentreront avec vous.
Les peuples railleront votre vaine sagesse ,
Et d'un pied dédaigneux foulant vos os proscrits;
Prendront, pour obéir à ma loi vengeresse,
Votre mémoire en haine et vos noms en mépris.
Le siècle vous rejette, et la mort vous convie :

Subissez-la, muets, comme il sied aux cœurs forts ;
Car il faut expier la gloire avec la vie,
Avant de s'endormir auprès des aïeux morts.

LES CHASSEURS.

Qu'ils meurent, s'il le faut ! Dans les steppes natales
En chasserons-nous moins le cerf au bond léger ?
Vienne le jour marqué par les Runas fatales,
La querelle des dieux est pour nous sans danger.
Pourvu que l'ours rusé se prenne à nos embuches ;
Que l'arc ne rompe pas, et qu'un chaud hydromel
Au prompt soleil du nord fermente dans les cruches,
Frères, la vie est bonne à vivre sous le ciel !
Vivons ! ouvrons nos cœurs aux ivresses nouvelles ;
Chasser et boire en paix, voilà l'unique bien.

Buvons! notre sang brûle et nos femmes sont belles;
Demain n'est pas encore, et le passé n'est rien!

L'ENFANT.

Vous descendrez vivants dans ma géhenne en flamme,
Chiens aboyeurs, repus d'hydromel et de chair!
Vous serez consumés des angoisses de l'âme,
Vous vous tordrez hurlants dans le septième enfer!
Pareils aux pins ployés par le mal qui les ronge,
Tristes dès le berceau, sans joie et sans vigueur,
Vos enfants grandiront et vivront comme en songe,
Le glaive du désir enfoncé dans le cœur.
Pleins d'ennuis aux récits des choses disparues,
D'un œil morne ils verront, sans plaisir ni regrets,
Par la hache et le feu, sous le soc des charrues,

Tomber la majesté de leurs vieilles forêts.
Ils auront froid et faim sur la terre glacée ;
Ils gémiront d'errer dans les brouillards du nord ;
Et la volupté même, en leur veine épuisée ,
Au lieu d'un sang nouveau fera courir la mort.
Ainsi, Dieu, Runoïas, chasseurs du sol polaire,
Je vous retrancherai de mon sillon jaloux,
Et je ferai germer ma moisson de colère
Sur l'éternelle fange où vous rentrerez tous.

Blanche sous le lin chaste et rude, illuminée
Du nimbe d'or flottant sur sa tête inclinée,
La vierge d'Orient, une ombre dans les yeux,
Pressait entre ses bras son fils mystérieux ;
Et l'Enfant, sur le sein de la femme pensive

Parlait, et comme au vent tremblait la tour massive;
Et mieux qu'un glaive amer aux mains des combattants,
Sa voix calme plongeait dans les cœurs palpitants.
Plus pâles que les morts esclaves des sorcières,
Qui par les froides nuits rampent dans les bruyères,
Les Runoïas, courbés sous le dur jugement,
Rêvaient, dans leur angoisse et leur énervement.
Comme un dernier rayon qui palpite et dévie,
Ils voulaient ressaisir la pensée et la vie,
Mais leur esprit, semblable aux feuilles des vallons,
Hors d'eux-mêmes, errait en de noirs tourbillons.
Debout, tumultueux, la barbe hérissée,
Et laissant choir soudain la coupe commencée,
Les chasseurs, assaillis de vertige, brisaient
Les cruches où leurs mains incertaines puisaient,
Et les yeux enflammés d'épouvante et d'ivresse,

Vers le vieux roi du Nord criaient pleins de détresse.
Lui, sur son front ridé du souci de la mort,
Sentant passer le souffle ardent d'un Dieu plus fort,
Muet, inattentif aux clameurs élevées,
Évoquait dans son cœur les Runas réservées.

Mais l'Enfant, sur la peau du serpent azuré,
S'inclina doucement comme un rameau doré,
Et coupant deux fois l'air par un signe mystique,
D'un doigt rose effleura l'écriture magique.
Et les Runas fondaient, et des genoux du Dieu
Coulaient sur le parvis, en clairs ruisseaux de feu,
Rapides, bondissant, serpentant sur les dalles,
Et brûlant les pieds nus dans le cuir des sandales.
Et les pieux et les arcs saisis sur les piliers,

Les glaives, de leur gaine arrachés par milliers,
Se heurtèrent aux mains de la foule en délire.
Avec des cris de rage et des éclats de rire,
Runoïas et chasseurs, de flammes enlacés,
Se ruaient au combat par élans insensés,
Comme un essaim confus d'abeilles furieuses;
Ou tels que, vers midi, sous les faux radieuses,
Au rebord des sillons tombent les épis mûrs,
Et le sang jaillissait sur les parois des murs.
Mais voici qu'au milieu de la lutte suprême,
La tour, en flamboyant, s'affaissa sur soi-même,
Et comme une montagne, en son écroulement,
Emplit la noire nuit d'un long rugissement.

Seul des siens, à travers cette ruine immense,

L'éternel Runoïa descendit en silence.
Dépossédé d'un monde, il lança sur la mer
Sa nacelle d'airain, sa barque à fond de fer ;
Et tandis que le vent, d'une brusque raffale
Tordait les blancs flocons de sa barbe royale,
Les regards attachés aux débris de sa tour,
Il cria dans la nuit : — Tu mourras à ton tour !
J'atteste par neuf fois les Runas immortelles,
Tu mourras comme moi, Dieu des âmes nouvelles,
Car l'homme survivra. Vingt siècles de douleurs
Feront saigner sa chair et ruisseler ses pleurs,
Jusqu'au jour où ton joug subi deux mille années,
Fatiguera le cou des races mutinées ;
Où tes temples dressés parmi les nations
Deviendront en risée aux générations ;
Et ce sera ton heure ! et dans ton ciel mystique,

Tu rentreras vêtu du suaire ascétique,
Laisant l'homme futur, indifférent et vieux,
Se coucher et dormir en blasphémant les dieux.

En nageant dans l'écume et les bruits de l'abîme,
Il disparut, tourné vers l'espace sublime.

XIII

LE NAZARÉEN.

•

LE NAZARÉEN.

A Thalès Bernard.

Quand le Nazaréen, en croix, les mains clouées,
Sentit venir son heure et but le vin amer,
Plein d'angoisse, il cria vers les sourdes nuées,
Et la sueur de sang ruissela de sa chair.

Mais dans le ciel muet de l'infâme colline
Nul n'ayant entendu ce lamentable cri,
Comme un dernier sanglot soulevait sa poitrine,
L'homme désespéré courba son front meurtri.

Toi qui mourais ainsi dans ces jours implacables,
Plus tremblant mille fois et plus épouvanté,
O vivante vertu ! que les deux misérables
Qui, sans penser à rien, râlaient à ton côté ;

Que pleurais-tu, grande âme, avec tant d'agonie ?
Ce n'était pas ton corps sur la croix desséché,
La jeunesse et l'amour, ta force et ton génie,
Ni l'empire du siècle à tes mains arraché.

Non ! une voix parlait dans ton rêve, ô victime !
La voix d'un monde entier, immense désaveu ,
Qui te disait : — Descends de ton gibet sublime,
Pâle crucifié, tu n'étais pas un Dieu !

Tu n'étais ni le pain céleste, ni l'eau vive :
Inhabile pasteur, ton joug est délié !
Dans nos cœurs épuisés, sans que rien lui survive ,
Le Dieu s'est refait homme, et l'homme est oublié.

Cadavre suspendu vingt siècles sur nos têtes,
Dans ton sépulcre vide il faut enfin rentrer.
Ta tristesse et ton sang assombrissent nos fêtes,
L'humanité virile est lasse de pleurer.

Voilà ce que disait à ton heure suprême,
L'écho des temps futurs de l'abîme sorti ;
Mais tu sais aujourd'hui ce que vaut ce blasphème ;
O fils du charpentier, tu n'avais pas menti !

Tu n'avais pas menti ! Ton Église et ta gloire
Peuvent, ô Rédempteur, sombrer aux flots mouvants :
L'homme peut sans frémir rejeter ta mémoire,
Comme on livre une cendre inerte aux quatre vents.

Tu peux, sur les débris des saintes cathédrales,
Entendre et voir, livide et le front ceint de fleurs,
Se ruer le troupeau des folles saturnales,
Et son rire insulter tes divines douleurs !

Car tu sièges auprès de tes égaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu.
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu !

Et comme aux jours altiers de la force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité.

XIV

CHRISTINE.

CHRISTINE.

A Madame J. D.

Une étoile d'or là bas illumine
Le bleu de la nuit, derrière les monts;
La lune blanchit la verte colline :
Pourquoi pleures-tu, petite Christine ?
Il est tard , dormons.

— Mon fiancé dort sous la noire terre,
Dans la froide tombe il rêve de nous.
Laissez-moi pleurer, ma peine est amère ;
Laissez-moi gémir et veiller, ma mère ;
Les pleurs me sont doux.

La mère repose, et Christine pleure,
Immobile auprès de l'âtre noirci.
Au long tintement de la douzième heure,
Un doigt léger frappe à l'humble demeure :
— Qui donc vient ici ?

— Tire le verrou, Christine, ouvre vite :
C'est ton jeune ami, c'est ton fiancé.

Un suaire étroit à peine m'abrite ;
J'ai quitté pour toi, ma chère petite,
Mon tombeau glacé.

Et cœur contre cœur tous deux ils s'unissent.
Chaque baiser dure une éternité :
Les baisers d'amour jamais ne finissent.
Ils causent longtemps ; mais les heures glissent,
Le coq a chanté.

— Le coq a chanté, voici l'aube claire ;
L'étoile s'éteint, le ciel est d'argent.
Adieu, mon amour, souviens-toi, ma chère ;
Les morts vont rentrer dans la noire terre,
Jusqu'au jugement.

— O mon fiancé, souffres-tu, dit-elle,
Quand le vent d'hiver gémit dans les bois,
Quand la froide pluie aux tombeaux ruisselle?
Pauvre ami, couché dans l'ombre éternelle,
Entends-tu ma voix ?

— Au rire joyeux de ta lèvre rose,
Mieux qu'au soleil d'or le pré rougissant,
Mon cercueil s'emplit de feuilles de rose ;
Mais tes pleurs amers, dans ma tombe close,
Font pleuvoir du sang.

Ne pleure jamais. Ici-bas tout cesse,
Mais le vrai bonheur nous attend au ciel,

Si tu m'as aimé, garde ma promesse ;
Dieu nous rendra tout, amour et jeunesse,
 Au jour éternel.

— Non ! je t'ai donné ma foi virginale ;
Pour me suivre aussi, ne mourrais-tu pas ?
Non, je veux dormir ma nuit nuptiale,
Blanche, à tes côtés, sous la lune pâle,
 Morte entre tes bras.

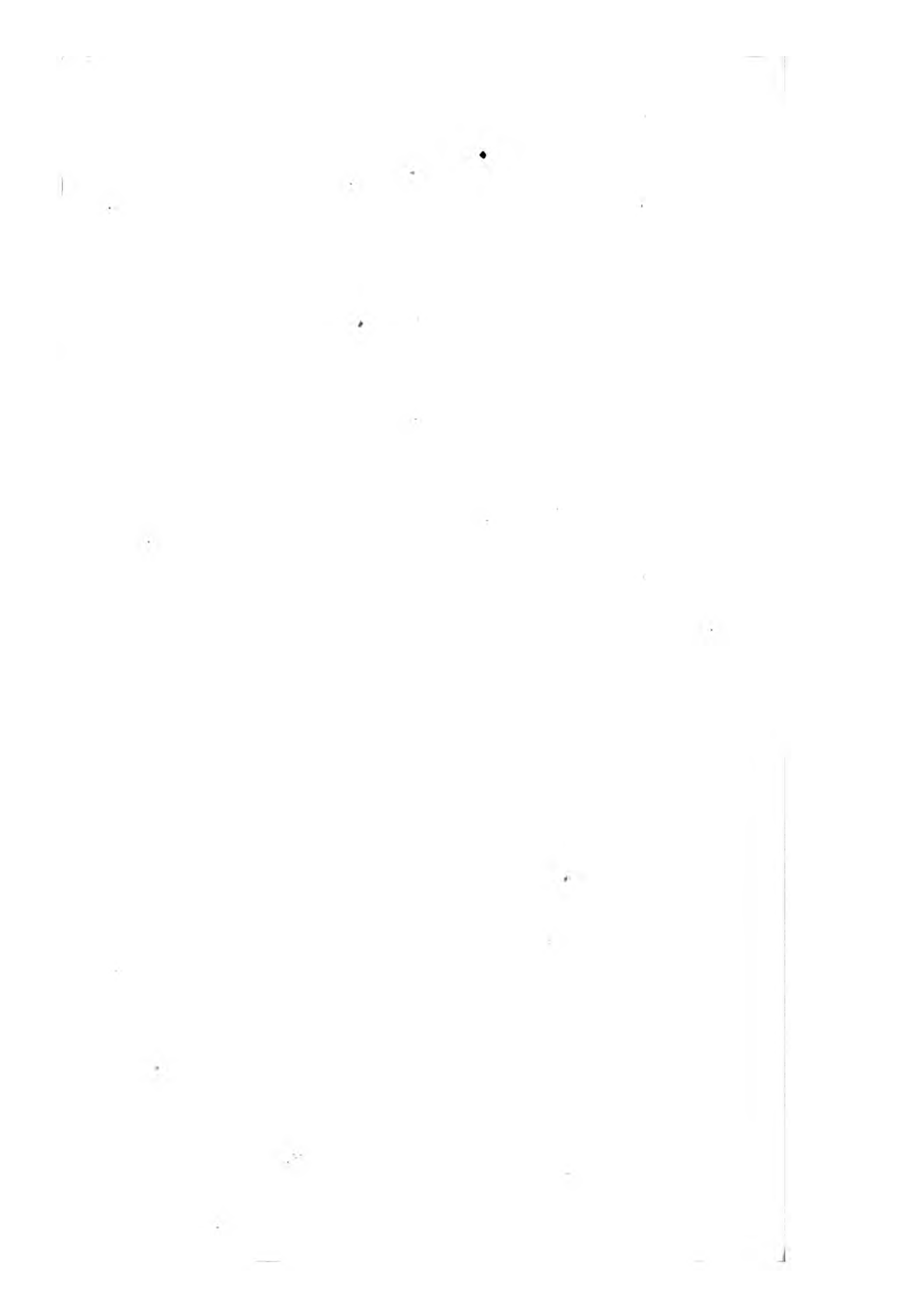
Lui ne répond rien. Il marche et la guide.
A l'horizon bleu le soleil paraît.
Ils hâtent alors leur course rapide,
Et vont, traversant sur la mousse humide
 La longue forêt.

Voici les pins noirs du vieux cimetière.
— Adieu, quitte-moi, reprends ton chemin;
Mon unique amour, entends ma prière!
Mais Elle au tombeau descend la première,
Et lui tend la main.

Et depuis ce jour, sous la croix de cuivre,
Dans la même tombe ils dorment tous deux.
O sommeil divin dont le charme enivre!
Ils aiment toujours. Heureux qui peut vivre
Et mourir comme eux.

XV

LES ELFES.



LES ELFES.

**Couonnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.**

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune ;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger ;
— Hardi chevalier, par la nuit sereine,
Où vas-tu si tard ? dit la jeune Reine.

De mauvais esprits hantent les forêts ;
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Non ! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries ;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici déjà les lueurs du jour.

Couonnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,
Et ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.
— Non ! dit-il. — Va donc ! — Et de son doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couonnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part,
Il court, il bondit et va sans retard ;
Mais le chevalier frissonne et se penche.
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras :
— Elfe, esprit, démon ? ne m'arrête pas.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m'arrête pas, fantôme odieux !
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
— O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle :

Je suis morte ! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine

XVI

LE COLIBRI.

LE COLIBRI.

Le vert colibri, le roi de collines,
Voyant la rosée et le soleil clair
Luire dans son nid tissé d'herbes fines,
Comme un frais rayon s'échappe dans l'air.

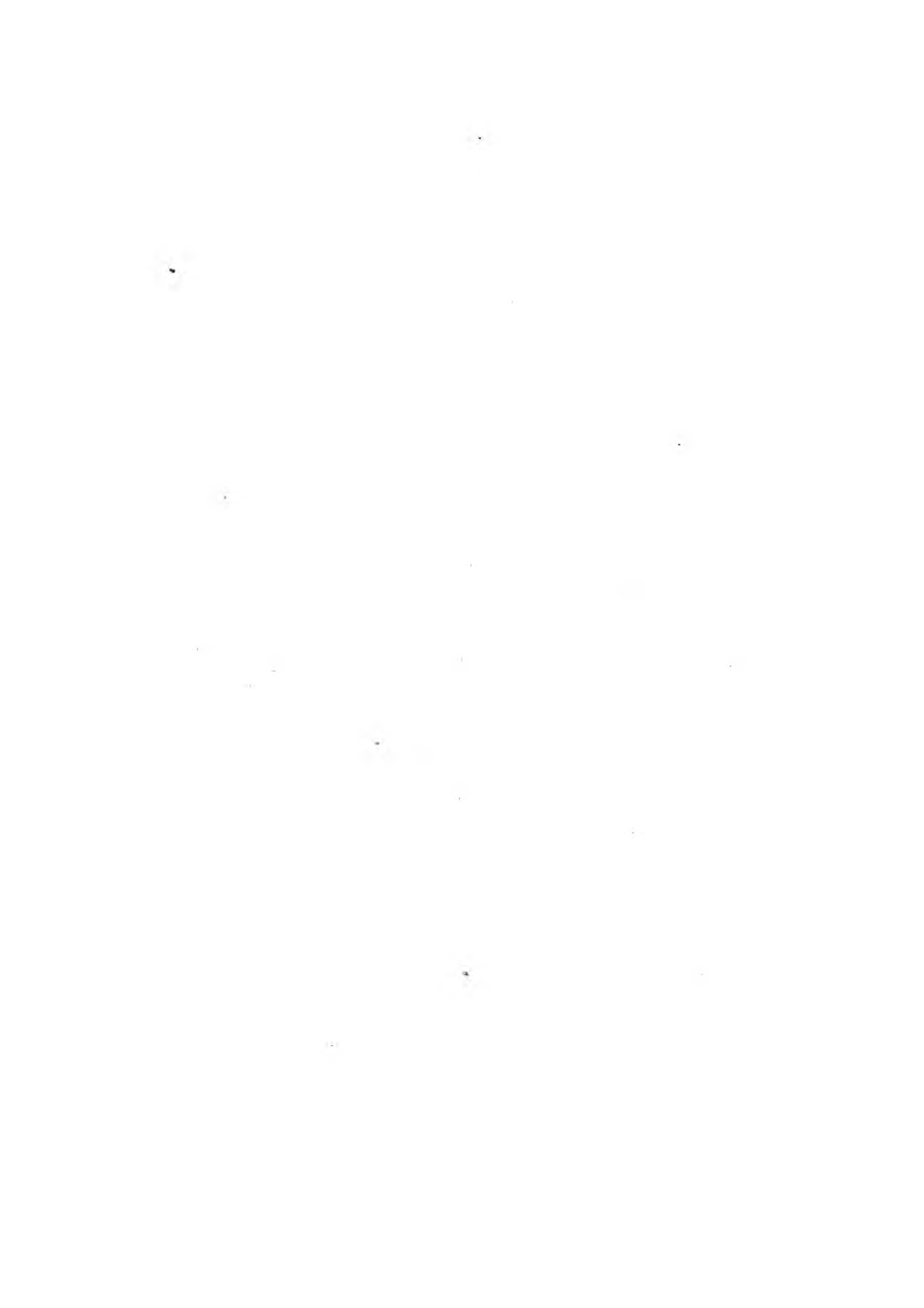
Il se hâte et vole aux sources voisines,
Où les bambous font le bruit de la mer;
Où l'açoka rouge, aux odeurs divines,
S'ouvre, et porte au cœur un humide éclair.

Vers la fleur dorée il descend, se pose,
Et boit tant d'amour dans la coupe rose,
Qu'il meurt, ne sachant s'il l'a pu tarir.

Sur ta lèvre pure, ô ma bien-aimée,
Telle aussi mon âme eût voulu mourir
Du premier baiser qui l'a parfumée !

XVII

LES BOIS, LAVÉS PAR LES ROSÉES.



LES BOIS, LAVÉS PAR LES ROSÉES.

**Les bois, lavés par les rosées,
Pleurent sur la mousse et le thym,
Et bercent au vent incertain
Leurs feuilles longtemps reposées.**

Les fleurs que rougit le matin,
Comme des urnes épuisées,
Ouvre leurs corolles rosées
Où l'abeille fait son butin.

Mais qu'importent l'aube divine,
La fleur qu'un rayon illumine
Les bois, l'abeille et le ciel bleu !

L'amour me consume et m'inonde,
Et je presse, oublieux du monde,
Tes pieds nus sous ma lèvre en feu !

XVIII

TRE FILA D'ORO.

TRE FILA D'ORO

Là bas, sur la mer, comme l'hirondelle,
Je voudrais m'enfuir, et plus loin encor !
Mais j'ai beau vouloir, puisque la cruelle
A lié mon cœur avec trois fils d'or !

L'un est son regard, l'autre, son sourire,
Le troisième, enfin, est sa lèvre en fleur ;
Mais je l'aime trop, c'est un vrai martyrte :
Avec trois fils d'or elle a pris mon cœur !

Oh ! si je pouvais dénouer ma chaîne !
Adieu, pleurs, tourments ; je prendrais l'essor,
Mais non, non ! mieux vaut mourir à la peine
Que de vous briser, ô mes trois fils d'or !

XIX

LE SACRIFICE.

LE SACRIFICE.

Pour atteindre aux sommets dont la hauteur accable
Il faut que le pied saigne aux angles du rocher :
Les dieux aiment le sang. Rien ne les peut toucher
Que le supplice offert du juste ou du coupable.

C'est la rigide loi du monde périssable.
Quand l'homme, un jour, du ciel voulut se rapprocher,
L'holocauste sanglant fuma sur le bûcher,
Et l'odeur en monta vers la nue implacable.

Nous n'avons plus de dieux, plus d'expiations ;
Mais dans nos cœurs en proie aux sombres passions
L'amère volupté de souffrir reste encore ;

Et je voudrais, victime et sacrificateur,
Répandant à tes pieds amour, haine et douleur,
Baigner de tout mon sang l'autel où je t'adore !

XX

LES DAMNÉS.

LES DAMNÉS.

La terre était immense et la nue était morne,
Et j'étais comme un mort en ma tombe enfermé;
Et j'entendais gémir dans l'espace sans borne
Ceux dont le cœur saigna pour avoir trop aimé.

Femmes, adolescents, hommes, vierges pâlies,
Nés aux siècles anciens, enfants des jours nouveaux,
Qui, rongés de désirs et de mélancolies,
Se dressaient devant moi du fond de leurs tombeaux.

Plus nombreux que les flots amoncelés aux grèves,
Dans un noir tourbillon de haine et de douleurs,
Tous ces suppliciés des impossibles rêves,
Roulaient, comme la mer, les yeux brûlés de pleurs.

Et sombre, le front nu, les ailes flamboyantes,
Les flagellant encor de désirs furieux,
Derrière le troupeau des âmes défaillantes
Volait le vieil Amour, le premier né des dieux.

De leur plainte irritant la lugubre harmonie,
Lui-même consumé du mal qu'il fait subir,
Il chassait à travers l'étendue infinie,
Ceux qui sachant aimer n'en ont point su mourir.

Et moi, je me levais de ma tombe glacée ;
Un souffle au milieu d'eux m'emportait sans retour ;
Et j'allais, me mêlant à la course insensée,
Aux lamentations des damnés de l'amour.

O morts livrés aux fouets des tardives déesses,
O Titans enchaînés dans l'Érèbe éternel,
Heureux ! vous ignoriez ces affreuses détresses,
Et vous n'aviez perdu que la terre et le ciel !

XXI

LA CHANSON DU ROUET.

LA CHANSON DU ROUET.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent !
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,
Et le gai logis et le vêtement.

Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux ;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous me filerez mon suaire étroit,
Quand près de mourir, et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.

213

Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

— Imité de BURNS. —

XXII

L'ARC DE CIVA.

L'ARC DE CIVA.

A Bermudez de Castro.

Le vieux Daçaratha, sur son siège d'érable,
Depuis trois jours entiers, depuis trois longues nuits,
Immobile, l'œil cave et lourd d'amers ennuis,
 Courbe sa tête vénérable.

Son dos maigre est couvert de ses grands cheveux blancs,
Et sa robe est souillée. Il l'arrache et la froisse.
Puis il gémit tout bas, pressant avec angoisse
Son cœur de ses deux bras tremblants.

A l'ombre des piliers aux lignes colossales
Où le lotus sacré s'épanouit en fleurs,
Ses femmes, ses guerriers respectent ses douleurs,
Muets, assis autour des salles.

Le vieux roi dit : Je meurs de chagrins consumé.
Qu'on appelle Rama, mon fils plein de courage.
Tous se taisent. Les pleurs inondent son visage.
Il dit : O mon fils bien-aimé !

Lève-toi, Lakçmana ! Attelle deux cavales
Au char de guerre, et prends ton arc et ton carquois.
Va ! Parcours les cités, les montagnes, les bois,
 Au bruit éclatant des cymbales.

Dis à Rama qu'il vienne. Il est mon fils aîné,
Le plus beau, le plus brave, et l'appui de ma race.
Et mieux vaudrait pour toi, si tu manques sa trace,
 Malheureux ! n'être jamais né.

Le jeune homme aux yeux noirs se levant plein de crainte,
Franchit en bondissant les larges escaliers :
Il monte sur son char avec deux cymbaliers,
 Et fuit hors de la cité sainte.

Tandis que l'attelage aux jarrets vigoureux
Hennit et court, il songe en son âme profonde :
Que ferai-je? où trouver, sur la face du monde,
Rama, mon frère généreux?

Certes, la terre est grande, et voici bien des heures
Que l'exil l'a chassé du palais paternel,
Et que sa douce voix, par un arrêt cruel,
N'a retenti dans nos demeures.

Tel Lakçmana médite. Et pourtant, jour et nuit,
Il traverse cités, vallons, montagne et plaine.
Chaque cavale souffle une brûlante haleine,
Et leur poil noir écume et luit.

— Avez-vous vu Rama, laboureurs aux mains rudes?

Et vous, filles du fleuve aux îlots de limons?

Et vous, fiers cavaliers qui descendez des monts,

Chasseurs des hautes solitudes?

— Non ! nous étions courbés sur le sol nourricier.

— Non ! nous lavions nos corps dans l'eau qui rend plus belles.

— Non, Radjah ! nous percions les daims et les gazelles

Et le léopard carnassier.

Et Lakçmana soupire en poursuivant sa route.

Il a franchi les champs où germe et croît le riz ;

Il s'enfonce au hasard dans les sentiers fleuris

Des bois à l'immobile voûte.

— Avez-vous vu Rama, contemplateurs pieux,
L'archer, certain du but, brave entre les plus braves ?
— Non ! le rêve éternel a fermé nos yeux caves,
Et nous n'avons vu que les dieux !

A travers les nopals aux tiges acérées,
Et les buissons de ronce et les rochers épars,
Et le taillis épais inaccessible aux chars,
Il va par les forêts sacrées.

Mais voici qu'un cri rauque, horrible, furieux,
Trouble la solitude où planait le silence.
Le jeune homme frémit dans son cœur, et s'élance
Tendant l'oreille, ouvrant les yeux.

Un Rakças de Lanka, noir comme un ours sauvage,
Les cheveux hérissés, bondit dans le hallier.
Il porte une massue et la fait tournoyer,
Et sa bouche écume de rage.

En face, roidissant son bras blanc et nerveux,
Le grand Rama sourit et tend son arc qui ploie,
Et sur son large dos comme un nuage ondoie
L'épaisseur de ses longs cheveux.

Un pied sur un tronc d'arbre échoué dans les herbes,
L'autre en arrière, il courbe avec un mâle effort
L'arme vibrante où luit, messagère de mort,
La flèche aux trois pointes acerbes.

Soudain, du nerf tendu part en retentissant
Le trait aigu. L'éclair a moins de promptitude.
Et le Rakças rejette, en mordant le sol rude,
Sa vie immonde avec son sang.

— Rama Daçarathide, honoré des Brahmanes,
Toi dont le sang est pur et dont le corps est blanc,
Dit Lakçmana, salut, dompteur étincelant
De toutes les races profanes !

Salut, mon frère aîné, toi qui n'as point d'égal !
O purificateur des forêts ascétiques,
Daçaratha, courbé sous les ans fatidiques
Gémit sur son siège royal.

Les larmes dans les yeux, il ne dort ni ne mange ;
La pâleur de la mort couvre son noble front.
Il t'appelle : ses pleurs ont lavé ton affront,
 Mon frère, et sa douleur te venge.

Rama lui dit : — J'irai. Tous deux sortent des bois
Où gît le noir Rakças dans les herbes humides,
Et montent sur le char aux sept jantes solides
 Qui crie et cède sous leur poids.

La forêt disparaît. Ils franchissent vallées,
Fleuves, plaines et monts ; et tout poudreux, voilà
Qu'ils s'arrêtent devant la grande Mytila,
 Aux cent pagodes crénelées.

D'éclatantes clameurs emplissent la cité,
Et le roi les accueille et dit : — Je te salue,
Chef des guerriers, effroi de la race velue,
Toute noire d'iniquité!

Puisses-tu, seul de tous, tendre, ô Daçarathide,
L'arc immense d'or pur que Civa m'a donné.
Ma fille est le trésor par les dieux destiné
A qui ploîra l'arme splendide.

— Je briserai cet arc comme un rameau flétri :
Les Dévas m'ont promis la plus belle des femmes!
Il saisit l'arme d'or d'où jaillissent des flammes,
Et le tend d'un bras aguerri.

Et l'arc ploie et se brise avec un bruit terrible.

La foule se prosterne et tremble. Le roi dit :

— Puisse un jour Ravano, sept fois vil et maudit,
Tomber sous ta flèche invincible !

Sois mon fils. — Et l'époux immortel de Cita,

Grâce aux dieux incarnés qui protègent les justes,

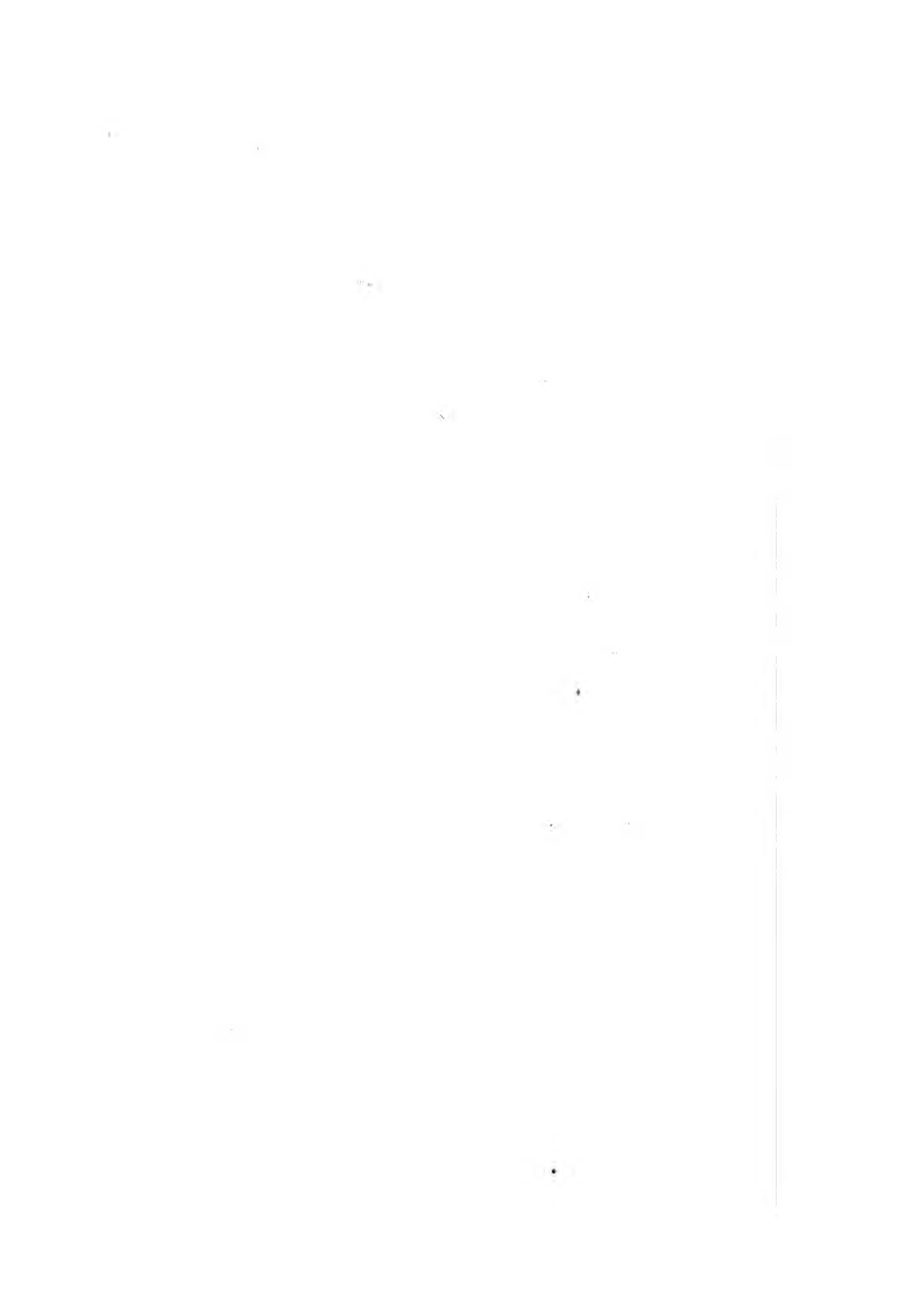
Plein de gloire, revit ses demeures augustes

Et le vieux roi Daçaratha.



XXIII

SOUVENIR.



SOUVENIR.

A Mademoiselle H. C.

**Le ciel aux lueurs apaisées,
Rougissait le feuillage épais,
Et d'un soir de mai, doux et frais,
On sentait perler les rosées.**

Tout le jour, le long des sentiers,
Vous aviez, aux mousses discrètes,
Cueilli les pâles violettes,
Et défleuri les églantiers.

Vous aviez fui, vive et charmée,
Par les taillis, en plein soleil,
Un flot de sang jeune et vermeil
Pourrait votre joue animée.

L'écho d'argent de votre voix
Avait sonné sous les yeuses,
D'où les fauvettes envieuses
Répondaient toutes à la fois.

Et rien n'était plus doux au monde
Que de voir, sous les bois profonds,
Vos yeux si beaux, sous leurs cils longs,
Étinceler, bleus comme l'onde !

O jeunesse, innocence, azur !
Aube adorable qui se lève !
Vous étiez comme un premier rêve
Qui fleurit au fond d'un cœur pur !

Le souffle des tièdes nuées,
Voyant les roses se fermer,
Effleurait, pour s'y parfumer,
Vos blondes tresses dénouées.

Et déjà vous reconnaissant
A votre grâce fraternelle,
L'étoile du soir, blanche et belle,
S'éveillait à l'Est pâissant.

C'est alors que, lasse, indécise,
Rose, et le sein tout palpitant,
Vous vous blottîtes un instant
Dans le creux d'un vieux chêne assise.

Un rayon, par l'arbre adouci,
Teignait de nuances divines
Votre cou blanc, vos boucles fines :
Que vous étiez charmante ainsi !

Autour de vous les rameaux frêles,
En vertes corbeilles tressés,
Enfermaient vos bras enlacés,
Comme un oiseau fermant ses ailes.

Ou comme la Dryade enfant,
Qui dort, s'ignorant elle-même,
Et va rêver d'un dieu qui l'aime
Sous l'écorce qui la défend !

Nous vous regardions en silence.
Vos yeux étaient clos; dormiez-vous ?
Dans quel monde joyeux et doux
L'emportais-tu, jeune espérance ?

Lui disais-tu qu'il est un jour
Où, loin de la terre natale,
La vierge, d'une aile idéale,
S'envole au ciel bleu de l'amour ?

Qui sait? L'oiseau sous la feuillée
Hésite et n'a point pris l'essor,
Et la Dryade rêve encor,
Un Dieu ne l'a point éveillée !

XXIV

LE VENT FROID DE LA NUIT.

LE VENT FROID DE LA NUIT.

A Pierre Dubois.

**Le vent froid de la nuit siffle à travers les branches,
Et casse par moments les rameaux desséchés ;
La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,
Comme un suaire, étend au loin ses nappes blanches.**

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon,
Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,
Et quelques chiens creusant un tertre solitaire,
Entrechoquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.
O pâles habitants de la nuit sans réveil,
Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,
Échappe en sourds sanglots de vos lèvres glacées ?

Oubliez, oubliez ! vos cœurs sont consumés ;
De sang et de chaleur vos artères sont vides.
O morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre,
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre!

Mais, ô songe! les morts se taisent à jamais.
C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture;
C'est ton morne soupir, implacable nature!
C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.
A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir
Et qui mord le couteau, de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.

Puis, rien. La fosse s'ouvre, un peu de chair y tombe,

Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,

Sur tant de vanité croit éternellement.

XXV

L'ANATHÈME.

L'ANATHÈME.

A Eugène Maron.

si nous vivions au siècle où les dieux éphémères
Se couchaient pour mourir avec le monde ancien,
Et de l'homme et du ciel détachant le lien,
Rentraient dans l'ombre auguste où résident les Mères;

Les regrets, les désirs, comme un vent furieux,
Ne courberaient encor que les âmes communes;
Il serait beau d'être homme en de telles fortunes,
Et d'offrir le combat au sort injurieux.

Mais nos jours valent-ils le déclin du vieux monde ?
Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde.

Heureux les morts ! L'écho lointain des chœurs sacrés
Flottait à l'horizon de l'antique sagesse ;
Les suprêmes lueurs des soleils de la Grèce
Luttaient avec la nuit sur des fronts inspirés.

Dans le pressentiment de forces inconnues,
Déjà plein de Celui qui ne se montrait pas,
O Paul, tu rencontrais, au chemin de Damas,
L'éclair inespéré qui jaillissait des nues !

Notre nuit est plus noire et le jour est plus loin.
Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire !
Que de flots d'un sang pur sont versés sur la terre
Et fument, ignorés d'un éternel témoin !

Comme l'Essénien, au bout de son supplice,
Désespéré d'être homme et doutant d'être un dieu,
Las d'attendre l'Archange et les langues de feu,
Les peuples flagellés ont tari leur calice.

Ce n'est pas que le fer et la torche à la main,
Le Gépide ou le Hun les foule et les dévore ;
Qu'un empire agonise, et qu'on entende encore
Les chevaux d'Alarik hennir dans l'air romain.

Non ! le poids est plus lourd qui les courbe et les lie.
Ils se traînent, rongés d'un mal avilissant ;
Et le démon de l'or, les deux pieds dans le sang,
S'assied, la pourpre au dos, sur la terre avilie.

Un air impur étreint le globe dépouillé
Des bois qui l'abritaient de leur manteau sublime ;
Les monts sous des pieds vils ont abaissé leur cime ;
Le sein mystérieux de la mer est souillé.

Les Ennuis énervés, spectres mélancoliques,
Planent d'un vol pesant sur un monde aux abois;
Et voici qu'on entend gémir comme autrefois
L'Ecclésiaste assis sous les cèdres bibliques.

Plus de transports sans frein vers un ciel inconnu,
Plus de regrets sacrés, plus d'immortelle envie...
Hélas! des coupes d'or où nous buvions la vie
Nos lèvres ni nos cœurs n'auront rien retenu!

O mortelles langueurs, ô jeunesse en ruine,
Vous ne contenez plus que cendre et vanité!
L'amour! l'amour est mort avec la volupté;
Nous avons renié la passion divine!

Pour quel dieu désormais brûler l'orge et le sel?
Sur quel autel détruit verser les vins mystiques?
Pour qui faire chanter les lyres prophétiques
Et battre un même cœur dans l'homme universel?

Quel fleuve lavera nos souillures stériles?
Quel soleil, échauffant le monde déjà vieux,
Fera mûrir encor les labeurs glorieux
Qui rayonnaient aux mains des nations viriles?

O liberté, justice, ô passion du beau,
Dites-nous que votre heure est au bout de l'épreuve,
Et que l'amant divin promis à l'âme veuve
Après trois jours aussi sortira du tombeau!

Éveillez, secouez vos forces enchaînées,
Faites courir la sève en nos sillons taris;
Faites étinceler, sous les myrtes fleuris,
Un glaive inattendu, comme aux Panathénées!

Sinon, terre épuisée, où ne germe plus rien
Qui puisse alimenter l'espérance infinie,
Meurs! Ne prolonge pas ta muette agonie,
Rentre pour y dormir au flot diluvien.



Et toi, qui gis encor sur le fumier des âges,
Homme, héritier de l'homme et de ses maux accrus,
Avec ton globe mort et tes dieux disparus,
Vole, poussière vile, au gré des vents sauvages!

XXVI

A MADEMOISELLE M. J. D.

A MADEMOISELLE M. J. D.

Toi, dont l'âme est à peine éclosé,

O chère petite aux doux yeux,

Et dont la lèvre fine et rose

Gazouille un rire harmonieux ;

Dont les larmes vite apaisées,

Sur ta joue au pâle contour,

Tarissent comme les rosées

Que boit le rayon d'or du jour ;

Et qui, le soir, paisible et frêle,
Te couches dans ton bleu berceau
Où tu t'endors, repliant l'aile,
Comme ferait un jeune oiseau ;

Sous ta paupière mi-fermée
Étincelle un rêve fleuri,
Et ton haleine parfumée
Sort d'un cœur où rien n'est tari.

Je t'aime et t'admire, ô jeune âme,
O coupe qui n'as point de fiel,
Blonde enfant qui deviendras femme,
Pauvre ange qui perdras ton ciel !

XXVII

LES OISEAUX DE PROIE.

XXVIII

REQUIES.

LES OISEAUX DE PROIE.

Je m'étais assis sur la cime antique
Et la vierge neige, en face des dieux ;
Je voyais monter dans l'air pacifique
La procession des morts glorieux.

La terre exhalait le divin cantique
Que n'écoute plus le siècle oublieux,
Et la chaîne d'or du Zeus homérique
D'anneaux en anneaux l'unissait aux cieux.

Mais, ô passions, noirs oiseaux de proie,
Vous avez troublé mon rêve et ma joie :
Je tombe du ciel et n'en puis mourir.

Vos ongles sanglants ont dans mes chairs vives
Enfoncé l'angoisse avec le désir,
Et vous m'avez dit : — Il faut que tu vives!

REQUIES.

Comme un morne exilé, loin de ceux que j'aimais,
Je m'éloigne à pas lents des beaux jours de ma vie,
Du pays enchanté qu'on ne revoit jamais.

Sur la haute colline où la route dévie
Je m'arrête, et vois fuir à l'horizon dormant
Ma dernière espérance, et pleure amèrement.

O malheureux ! crois en ta muette détresse ;
Rien ne refleurira, ton cœur ni ta jeunesse,
Au souvenir cruel de tes félicités.

Tourne plutôt les yeux vers l'angoisse nouvelle,
Et laisse retomber dans leur nuit éternelle
L'amour et le bonheur que tu n'as point goûtés.

Le temps n'a pas tenu ses promesses divines.
Tes yeux ne verront point reverdir tes ruines ;
Livre leur cendre morte au souffle de l'oubli.

Endors-toi sans tarder en ton repos suprême ;
Et souviens-toi, vivant dans l'ombre enseveli,
Qu'il n'est plus en ce monde un seul être qui t'aime.

La vie est ainsi faite, il nous la faut subir.
Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite ;
Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.

Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,
Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,
Repose, ô malheureux, pour le temps éternel !

TABLE.

I. A Madame A. S. M.	1
II. Çunacépa, poème.	7
III. Odes anacréontiques.	57
IV. Le Vase.	77
V. Phidylé.	83
VI. Fultus Hyacintho.	89
VII. Les Ascètes.	93
VIII. Les Jungles.	107
IX. Les Hurleurs.	113
X. Les Éléphants.	119

XI. Le Désert	127
XII. Le Runoïa, poëme.	133
XIII. Le Nazaréen.	163
XIV. Christine.	171
XV. Les Elfes.	179
XVI. Le Colibri.	187
XVII. Les Bois, lavés par les rosées.	191
XVIII. Tre Fila d'oro	195
XIX. Le Sacrifice.	199
XX. Les Damnés.	203
XXI. La Chanson du rouet	209
XXII. L'Arc de Civa	215
XXIII. Souvenir.	229
XXIV. Le Vent froid de la nuit.	237
XXV. L'Anathème.	243
XXVI. A Mademoiselle M. J. D.	253
XXVII. Les Oiseaux de proie.	257
XXVIII Requies.	261

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



Baron 1902

2nd

Santa

1811

The

1612

1811

1811

1811

